

# relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 332

MONTRÉAL

NOVEMBRE 1968

PRIX 50¢

## **La paternité responsable**

*Nos évêques et la vie humaine*

**Nos CEGEP à l'heure de l'occupation**

*Le Québec après Daniel Johnson*

**L'adolescence**

# SOMMAIRE

Novembre 1968

Éditoriaux . . . . . 301  
*Le Biafra sacrifié. — Le Québec après Daniel Johnson.*

## Articles

L'ENCYCLIQUE "HUMANÆ VITÆ" ET LA PATERNITÉ  
 RESPONSABLE . . . . . Marcel Marcotte 303  
 NOS ÉVÊQUES ET LA VIE HUMAINE . . . . . Julien Harvey 309  
 NOS CEGEP À L'HEURE DE L'OCCUPATION . . . . . Fernand Dorais 312  
 L'ADOLESCENCE . . . . . Claire Campbell 315  
 CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE CHRÉTIENS  
 ET DE JUIFS . . . . . Sœur Marie-Noëlle 318  
 DIEU, L'ÉGLISE ET LE COUPLE . . . . . Louis Aucoin 320

## Chroniques

*Début de saison à la T.V.* . . . . . Émile Gervais 321

*Au service du français: Progrès ou régression?*  
 Joseph d'Anjou 323

*Le théâtre* . . . . . Georges-Henri d'Auteuil 324  
 L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie. — Bilan. — Les  
 Dactylos. — Le Tigre.

*Avec ou sans commentaires: Le complexe d'antitriumphalisme*  
 Jean Daniélou 325

*Les livres* . . . . . 327

*Ouvrages reçus* . . . . . 329

# RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi d'APOLLONIA, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph d'ANJOU,  
 Georges-Henri d'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS,  
 René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

## Rédaction et abonnements:

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-351. Tél.: 387-2541

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année. Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

## MÉDITATION

### CE JOUR QUI REVIENDRA

QUEL EST-IL CE JOUR qui reviendra? C'est celui de votre fête ici-bas, quand plus tard vous n'aurez plus d'âge; c'est le jour de la Toussaint. Je le sais, l'idée ne vous est jamais venue de vivre de façon à vous installer au calendrier de la liturgie; et pas davantage, l'espoir d'être saint, afin de devenir occasion de joie, objet de célébration publique à l'église. C'est d'accord, car ces objectifs, en plus d'être stupides, seraient singulièrement teintés de prétention vaniteuse, incompatible avec cette vertu, exigée de Dieu pour l'exaltation d'une âme. Mais si l'essentiel ne réside pas en ces éléments accessoires, ils ne suppriment pourtant pas votre obligation de tendre à la sainteté; ils ne suppriment pas, non plus, ce jour qui reviendra, la Toussaint, ce jour de votre fête ici-bas, quand vous n'aurez plus d'âge, quand vous aurez, avec tous les élus, l'âge de l'Eternel et sa Vie.

Pour quelle raison auriez-vous donc renoncé à votre vocation de saint? Votre imagination, distraite, aurait-elle, par hasard, confondu le sens de deux mots? Sanctification et canonisation! La seconde, spectaculairement organisée pour vous, par d'autres, vous aura semblé, à juste titre, risible ou ridicule! Et partant de là vous auriez abandonné tout espoir de réalisation de la première, assurément voulue cette fois pour

vous, par un Autre. Ce n'est plus d'accord en ce cas, car l'essentiel n'est pas d'être canonisé mais de se sanctifier. La preuve, vous l'avez en ce jour du mois, la Toussaint, réservé pour rendre hommage aux saints non canonisés. Cette fête, par décision de l'Eglise, revient chaque année pour une multitude d'autres, dont plusieurs sont des vôtres; et ce jour reviendra pour vous, quand vous n'aurez plus d'âge, quand vous aurez, avec tous les élus, l'âge de l'Eternel et sa Vie.

Pour quel autre motif le Malin vous aurait-il encore convié à la démission? Il en a de multiples, en effet, en vue de paralyser la pratique de l'amour divin. Le petit voile confortable de la fausse modestie, en particulier, lui sert volontiers de déguisement: il en revêt astucieusement la lâcheté, et lui donne par surcroît l'apparence de la vertu. Sa victime alors se console de ne pas tendre à la sainteté, parce qu'elle se sent innocente de n'avoir pas eu en partage ce courage dont les saints auraient été privilégiés; ce courage nécessaire pour poser les actions d'éclat et vivre les vies remarquables!

Mais personne ne l'a eu ce courage; chacun pourtant l'a reçu, quand il l'a demandé; il porte le nom de grâce. Or la grâce est toujours accordée, non pas pour poser des gestes remarquables ici-bas, mais des gestes remarquables plus haut; non pas seulement à l'occasion de circonstances exceptionnelles d'actions d'éclat, mais à l'occasion constante d'actions simples et quotidiennes, connues sous le nom du devoir d'état. Il n'y a pas

assez de dates au calendrier pour tous les saints anonymes; il en reste pour les autres. La Toussaint, c'est la fête de ceux de la voie commune et de ceux de la bonne volonté; ce sera la vôtre en ce jour qui reviendra, même quand vous n'aurez plus d'âge; quand vous aurez, avec tous les élus, l'âge arrêté de l'Eternel, sa Vie, et sans fin, son Amour.

Paul FORTIN.

## LA JOIE DE VIVRE COMMENCE AVEC JETTÉ

... une installation de Jetté est une assurance de confort!

Jetté profite de 40 ans d'expérience dans le domaine du chauffage et de la plomberie... ou plutôt ce sont les clients qui en profitent.

"Où le travail devient œuvre... chef-d'œuvre"



849-4107

360 EST, RUE RACHEL - MONTRÉAL

## Editoriaux

### Le Biafra sacrifié

CETTE LONGUE AGONIE du Biafra, il est vrai que le Canada ne s'y est intéressé qu'au dernier moment — après les élections... après le coup de Prague... après les vacances... après de pénibles tergiversations politiques et atterroisements juridiques autour d'un blessé à mort... De la part d'un membre influent du Commonwealth qui, à plusieurs reprises, a su prendre les devants et même se mériter les lauriers d'un prix Nobel de la Paix, ce n'était guère faire preuve d'initiative créatrice !

Mais que dire de l'attitude des jeunes nations d'Afrique ? Chaque fois qu'elles se sont rencontrées, la politique a parlé plus haut que la raison, la puissance que la pitié.

Après l'échec, à Addis-Abéba, de la Commission consultative de l'Organisation de l'Unité africaine, les espoirs d'un règlement devaient se reporter sur la cinquième conférence "au sommet" de l'O.N.U. Le secrétaire général de l'O.N.U., M. Thant, se rendit à Alger y prendre la parole :

Si je ne puis dissimuler mon inquiétude devant la situation qui découle de la persistance des politiques coloniales et racistes en Afrique, il m'est encore moins possible de taire ma détresse et ma consternation devant l'ampleur croissante des destructions, de la famine, et des pertes de vies humaines entraînées par la lutte fratricide qui ensanglante le Nigéria... Ces faits, vérifiés par des sources impartiales, démontrent qu'un très grand nombre d'êtres humains, combattants aussi bien que non-combattants, meurent ou sont en proie à d'atroces souffrances; beaucoup d'enfants, en particulier, meurent ou sont sur le point de mourir de faim. Au nom de l'humanité, il est indispensable de ne rien négliger pour aider à atténuer les effets de ce tragique conflit.

Cet appel au nom de l'humanité allait-il faire l'accord au moins sur les conditions d'un cessez-le-feu ? C'était compter sans l'intervention du colonel Boumediène, président de l'Algérie. Il s'embrasa pour la sauvegarde de

l'unité à tout prix :

Nous compatissons aux malheurs des victimes d'un complot étranger. Mais nous ne perdons pas de vue que les causes nationales exigent des sacrifices à la mesure de leur gravité. La sauvegarde de l'unité est l'unique moyen pour mettre fin aux souffrances et permettre aux choses de reprendre leur cours normal au Nigéria.

Après quoi, sans le moindre reproche pour le Nigéria, on vota une résolution invitant "tous les États membres de l'O.N.U. et de l'O.U.A. ... à s'abstenir de toute action susceptible de porter atteinte à l'unité, à l'intégrité territoriale et à la paix du Nigéria".

Pour apaiser les consciences (à peu de frais, à vrai dire) et pacifier les quatre pays africains qui reconnaissent l'État du Biafra, on ajouta timidement une "recommandation" où il est question d'amnistie générale "si les précédentes conditions sont remplies".

En d'autres mots, des peuples traditionnellement opposés, se réclamant de religions et de civilisations différentes, n'auront pas un seul instant le droit de poser la question de l'unité artificielle d'une fédération qui leur aura été imposée, ni celle du "vouloir vivre commun" qui définit la patrie. A l'intérieur de mêmes frontières, les Biafrais devront se soumettre aux mêmes lois, sous l'égide des mêmes institutions... ou périr.

Ce nationalisme où l'État est tout, et le peuple peu de chose, où la raison d'État l'emporte sur la cause de l'homme, ce nationalisme non seulement sacrifie le Biafra à la volonté de puissance, mais fait craindre pour l'équilibre de l'Afrique. Combien de responsables africains sont d'accord avec le représentant du Nigéria, M. Awolowo, qui déclarait, lors de la séance finale du sommet d'Alger :

Nous devons considérer chaque État-membre comme indivisible et nous devons soutenir tout gouvernement en place quelle que soit son idéologie.

## Le Québec après Daniel Johnson

DANIEL JOHNSON est mort au moment où il atteignait à la plénitude de ses moyens et au sommet de son prestige. Prestige qui rayonnait bien au delà des frontières de sa province, comme l'a établi l'immense vague de sympathie suscitée par sa conférence de presse à Québec et par sa mort inattendue, le lendemain, à la Manicouagan. Pour le Québec — et pas seulement pour l'Union nationale — cette disparition soudaine est une tragédie, car elle survient au moment où la Province avait le plus besoin du chef que Daniel Johnson était en train de devenir. C'est qu'il faut du temps pour faire d'un premier ministre un chef, du temps aussi pour que l'accord s'établisse entre ce chef et la société qu'il représente. Entre l'ancien premier ministre et la société québécoise, cet accord commençait à s'opérer : Daniel Johnson ressentait vivement et exprimait d'une façon étonnamment fidèle les aspirations, les besoins et même les tiraillements internes de cette société, et celle-ci de plus en plus se reconnaissait en lui et l'acceptait pour chef.

Aujourd'hui, cette réussite n'est plus et il faudra du temps pour qu'un semblable accord s'établisse entre le nouveau premier ministre et la société québécoise. Or les problèmes s'accumulent et le temps presse; jamais le Québec n'a autant éprouvé la nécessité d'une direction politique ferme et compétente, car l'image complexe qu'il projette aujourd'hui est celle d'une société inquiète ayant besoin d'être rassurée et celle d'un État débordé ayant besoin d'être renforcé.

*Une société inquiète ayant besoin d'être rassurée.* — Notre société québécoise baigne actuellement dans l'inquiétude et l'anxiété. Il n'y a pas un groupe, pas une classe, pas une institution qui ne s'interroge sur son avenir. Anglophones et francophones sont également inquiets et se demandent avec angoisse si leur groupe a encore au Québec un avenir. Élèves des CEGEP et étudiants des universités s'agitent, mettent en question cours et professeurs et redoutent d'arriver mal préparés et sans emploi au marché du travail et à la société de demain.

### La critique corrosive d'une certaine presse

Un esprit de critique corrosive est devenu de mode dans certains secteurs de la vie catholique. Il y a par exemple des revues et des journaux qui semblent n'avoir d'autre fonction que de donner des informations déplaisantes sur les faits et les personnes des milieux de l'Eglise. Il n'est pas rare qu'ils présentent ces informations d'une façon unilatérale, et que peut-être même ils les déforment et les dramatisent un peu, pour les rendre intéressantes et piquantes. Ils habituent ainsi leurs lecteurs non pas à un jugement objectif et serein, mais à une suspicion négative, à une méfiance systématique, à une mésestime pré-

Patrons et ouvriers, professeurs, administrateurs et fonctionnaires ne sont guère plus rassurés, comme en témoignent les grèves qui se multiplient et qui n'en finissent plus. Entre les générations l'ajustement n'arrive pas à s'établir et la contestation chez les jeunes tend à devenir globale. On a tranché les amarres, levé les ancrs qui retenaient au port le navire québécois, et maintenant il vogue emporté dans le noir, cherchant sa direction, n'ayant à la barre pour pilote principal, sinon unique, que l'État, car l'Eglise, en proie elle-même à une grave crise interne, ne joue plus le rôle stabilisateur et directeur qui fut longtemps le sien. Aussi, dans leur inquiétude, individus et groupes se tournent vers l'État et lui demandent qu'il les rassure sur leur avenir.

*Un État débordé ayant besoin d'être renforcé.* — Mais l'État québécois ne donne guère actuellement l'impression d'être en mesure d'apaiser ces craintes et de combler ces espoirs. Débordé par les problèmes de tous ordres qui lui tombent dessus, empêtré dans des soucis financiers sans cesse croissants, il a peine à élaborer et surtout à exécuter des politiques efficaces et coordonnées de planification économique, de salaires, de relations du travail, d'assistance et de sécurité sociales, d'enseignement et de réformes constitutionnelles. À l'inquiétude qui ronge la société québécoise et qui explose en particulier dans une agitation croissante des étudiants, l'État semble ne pouvoir apporter que des apaisements provisoires et des politiques d'occasion. Cependant, le temps présent et l'avenir du Québec exigent bien davantage; ils réclament tout particulièrement que l'État s'organise pour gouverner avec compétence et efficacité, afin de guider avec prudence et fermeté la marche de la communauté québécoise.

Les espoirs que Daniel Johnson avaient fait naître reposent maintenant en la personne du nouveau premier ministre, M. Jean-Jacques Bertrand. Franc, honnête, dévoué, ouvert au dialogue, il possède des qualités de premier p'an; il lui reste à s'affirmer le chef de haute stature qu'appelle aujourd'hui le Québec. Son exemple et son action pourront grandement contribuer à rassurer une société que son avenir inquiète et à renforcer un État que les problèmes de l'heure menacent de déborder.

conçue envers des personnes, des institutions et des activités de l'Eglise. Ils incitent donc leurs lecteurs et leurs disciples à s'affranchir du respect et de la solidarité que tout bon catholique et que même tout honnête lecteur devrait avoir pour la communauté et pour l'autorité de l'Eglise. Ce n'est pas le souci de l'information exacte et complète, ce n'est pas le désir d'exercer la correction fraternelle là où elle est méritée, mais le goût du sensationnel, de la dénonciation ou de la contestation qui guident certains publicistes, en semant l'inquiétude et l'indocilité dans les âmes de tant de bons catholiques, y compris certains prêtres et de nombreux jeunes pleins de ferveur.

(Paul VI, allocution à l'audience générale du 18 septembre 1968.)

# L'Encyclique "Humanæ Vitæ" et la Paternité responsable

Marcel MARCOTTE, S.J.

L'OBÉISSANCE CATHOLIQUE, disions-nous, n'est pas un don, mais une conquête; pas un point de départ, mais un point d'arrivée; pas un commencement, mais un terme; pas une démarche à priori ou primesautière, mais un cheminement.<sup>1</sup> Pour tout croyant, entre le moment où il prend connaissance de la doctrine ou de la loi et celui où il y adhère effectivement, il existe un écart psychologique à combler. L'écart peut varier beaucoup d'un croyant à un autre, sans qu'on puisse le moins du monde, sur la base de ces différences, évaluer comparativement la qualité de la foi de chacun ni, encore moins, mettre en doute la loyauté et la fidélité de personne.

Heureux le chrétien qui, tel le Prophète, sait reconnaître le passage de Dieu à un murmure du vent, à un bruissement dans les feuilles. Mais il faut bien l'admettre: à notre époque, qui exalte si fort les capacités de la science et l'autonomie de la raison, cette spontanéité de la foi, cette allégresse de l'obéissance sont moins répandues qu naguère dans le peuple chrétien. Il aura fallu à plusieurs le coup de tonnerre de l'Encyclique pour les tirer de l'engourdissement moral où quatre années de silence officiel et d'expectative raisonneuse les avait tout doucement plongés. Ce qui importe à présent, ce n'est pas que, encore mal éveillés, ils se jettent à corps perdu dans la foi et coulent à pic dans l'obéissance, c'est qu'ils se remettent debout, simplement, et qu'avec des yeux frais, un esprit libre, un cœur content, ils marchent à la rencontre du Seigneur qui, sous les espèces du Pape, vient leur rendre visite; c'est qu'ils s'ouvrent et restent ouverts en permanence à la parole de vérité et de vie que, par la voix du Magistère, l'Esprit saint a prononcée. Moyennant quoi, ni Dieu ni l'Église ne leur tiendront rigueur des résistances et des tâtonnements qui, dans le désarroi actuel des idées, risquent de jalonner, pour un grand nombre, ce voyage au bout de la nuit.

Les opinions qui se sont exprimées, dans les milieux cléricaux et laïcs, au lendemain de l'Encyclique, relèvent, en gros, de trois attitudes distinctes: l'acceptation inconditionnelle, le doute circonstancié, la contestation globale. Sous peine de manquer de réalisme et de mordant, la pastorale de la fécondité doit s'adapter à cette diversité et, sans chavirer dans la confusion, fournir aux chrétiens de chaque catégorie les lumières correspondant à leurs besoins particuliers. Tâche délicate et périlleuse entre toutes, comme en témoignent les déclarations prudentes et nuancées — parfois même subtiles — que, pour répondre aux

désirs du Pape,<sup>2</sup> les évêchés de différents pays — et du nôtre — ont élaborées à l'intention de leurs fidèles. Est-il besoin de dire que c'est avec une conscience aiguë de nos limites que nous tenterons, à notre tour, de redéfinir les attitudes et les règles de cette pastorale de cheminement dont nous avons, dès notre premier article, marqué l'esprit et fixé les démarches essentielles ?<sup>3</sup>

---

## La portion du peuple chrétien qui accueille l'enseignement de l'Encyclique sans restriction a besoin qu'on s'occupe d'elle.

---

Notre attention, pour le moment, se portera exclusivement vers les croyants de la première catégorie, que tout le monde, au milieu de l'effervescence actuelle, incline trop à perdre de vue. Ils sont plus nombreux qu'on ne pense — ils constituent probablement dans l'Église une majorité — ceux qui, d'emblée et sans réticence, souscrivent à l'enseignement de l'Encyclique. Soit que, suivant la tradition, ils se rallient spontanément, après coup, à l'autorité du Magistère qui, en termes clairs, vient de prononcer sa sentence; soit qu'ils se sentent, d'esprit et de cœur, parfaitement accordés avec la doctrine et la loi qu'il promulgue avec force, ils approuvent, le plus souvent en silence, les décisions du Pape et sont fermement résolus à en faire les normes idéales de leur conduite conjugale ou pastorale.

Pour s'abandonner avec tant de facilité apparente aux directives papales, il faut, insinue-t-on, cultiver une notion infantile et surannée de l'obéissance, ou se sentir, de par sa situation personnelle, entièrement hors de jeu. Injure gratuite, contre laquelle, il va sans dire, les faits protestent. Faut-il être un innocent ou un débile pour obéir au Pape ? Un célibataire, un ermite, un vieillard, un impuissant pour voir dans la contraception un mal moral et un danger pour l'humanité ? L'intolérance, décidément, n'est pas toute du même bord, et celle des affranchis a des chances de faire autant de mal dans l'Église que celle des despotes.

À mesure que l'enseignement papal fera son chemin dans les esprits et les cœurs catholiques, il est à prévoir que le nombre des partisans de l'Encyclique ira croissant, tandis que décroîtra, parallèlement, le nombre de ses opposants. Il en fut toujours ainsi dans l'Église de Dieu. Que le Pape, dans l'intervalle, puisse jeter du lest et arrondir les angles de la doctrine, cela n'a guère d'import-

2. *Humanæ Vitæ*, no 30.

3. *Relations*, septembre 1968: L'Encyclique "Humanæ Vitæ" et l'obéissance catholique.

1. *Relations*, septembre 1968: L'Encyclique "Humanæ Vitæ" et l'obéissance catholique.

tance: un jour doit normalement venir — que tout vrai chrétien souhaite le plus proche possible — où le peuple de Dieu, pris d'ensemble, se ralliera autour de l'enseignement officiel, substantiellement inchangé, pour en faire la règle de sa pensée et de sa conduite.

Il en est que cette perspective tourmente et qui voudraient, semble-t-il, l'éloigner ou la conjurer. À ces présomptueux, trop coiffés de leurs propres idées, le P. Karl Rahner, s'adressant aux prêtres, a servi une leçon ironique et sévère:

A tout prendre, il est bien possible, même aujourd'hui, que le prêtre vienne en contact avec des consciences qui, laissées libres de leurs jugements, rejetteraient la "pilule". Compte tenu de l'"authenticité" de la doctrine pontificale, il n'a certes pas le droit de tenter d'"éclairer" une conscience de ce type.

Karl Rahner: *A propos de l'encyclique Humanae Vitæ*.

Dans une optique plus générale et en termes plus circonspets, l'Épiscopat canadien fait pareillement à "ceux qui ont mission d'enseigner au nom de l'Église" un devoir de "reconnaître leur responsabilité de s'abstenir de toute opposition ouverte à l'Encyclique", une telle opposition étant susceptible "d'engendrer la confusion" et d'être une "cause de scandale pour le peuple de Dieu".<sup>4</sup> Mais, reconnaître la responsabilité de s'abstenir, ce n'est pas forcément s'abstenir; éviter toute opposition ouverte, ce n'est pas non plus éviter toute opposition: nous sommes payés pour le savoir. Les pêcheurs en eau trouble n'auront donc point de peine, si le cœur leur en dit, à faufiler leur volonté propre entre les mailles de cette ordonnance débonnaire. Ils sauront du moins, à ce moment, qu'ils en réduisent au minimum l'esprit et les exigences et que, de cet amenuisement, ils portent la responsabilité devant leur conscience et devant Dieu.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, la portion actuelle du peuple chrétien qui accueille l'Encyclique sans restriction a besoin qu'on s'occupe d'elle. Courir au devant des enfants prodiges, c'est bien; mais les fils soumis ont droit aussi à quelque attention. N'est-ce pas à eux, d'abord, que le Pape s'adresse, et qu'il demande, en attendant la venue des ouvriers de l'onzième heure, de porter seuls le poids du jour et de la chaleur?

---

### À la suite du Concile, le Pape fait de la paternité responsable, considérée sous ses aspects positifs, la norme idéale de la régulation des naissances.

---

L'enseignement de Paul VI, disions-nous, s'organise, comme celui du Concile, autour de deux notions complémentaires: l'amour conjugal et la paternité responsable. Du rôle de l'amour en rapport avec la fécondité, il fut longuement question dans notre précédent article.<sup>5</sup> Reste à parler de la paternité responsable, dont l'Encyclique met tout à tour en lumière les aspects positifs, pour que les

4. Déclaration des évêques canadiens sur l'encyclique "Humanae Vitæ", no 16.

5. Relations, octobre 1968: La pastorale de la fécondité au lendemain de l'Encyclique "Humanae Vitæ".

époux soient instruits des privilèges et des droits que le mariage leur confère, et les aspects négatifs, pour qu'ils prennent conscience des limitations et des devoirs que la morale leur impose.

Après Pie XII, qui donna sur cette question le coup d'envoi, c'est encore le Concile qui, à travers la notion de prudent et généreux contrôle de la conception, a montré ici le chemin à Paul VI. Voici en quels termes la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* exprime d'abord les aspects positifs de la paternité responsable:

Les époux s'acquitteront de leur charge (de procréateurs et d'éducateurs) en toute responsabilité humaine et chrétienne. Dans un respect plein de docilité à l'égard de Dieu, d'un commun accord et d'un commun effort, ils se formeront un jugement droit. Ils prendront en considération à la fois et leur bien et celui des enfants déjà nés ou à naître; ils discerneront les conditions aussi bien matérielles que spirituelles de leur époque et de leur situation; ils tiendront compte enfin du bien de la communauté familiale, des besoins de la société temporelle et de l'Eglise elle-même. Ce jugement, ce sont, en dernier ressort, les époux eux-mêmes qui doivent l'arrêter devant Dieu.

*Gaudium et Spes*, no 50.

Une telle présentation nous établit en plein contexte de croissance morale et spirituelle adulte. Non seulement une saine régulation des naissances est un droit, mais elle peut même être un devoir, et aucune instance — fût-ce le Pape en personne — ne peut suppléer sur ce point à la responsabilité des époux.

Encore faut-il que les motifs allégués pour régulariser les naissances procèdent d'un "jugement droit" et que les moyens ou les techniques mis en œuvre à cette fin, par delà les jugements et les soucis trop subjectifs, respectent certains critères objectifs de moralité qui, par le truchement de la loi, s'imposent à la conscience et en mesurent la rectitude. C'est pourquoi, le Concile ajoute aussitôt:

Dans leur manière d'agir, que les époux chrétiens sachent bien qu'ils ne peuvent pas se conduire à leur guise, mais qu'ils ont l'obligation de toujours suivre leur conscience, une conscience qui doit se conformer à la loi divine; et qu'ils soient dociles au magistère de l'Eglise, interprète autorisée de cette loi à la lumière de l'Evangile. Cette loi divine manifeste la pleine signification de l'amour conjugal, elle le protège et le conduit à son achèvement vraiment humain.

*Gaudium et Spes*, no 50.

Paul VI n'a fait qu'explicitement et prolonger ces directives du Concile. Positivement, en faisant de la paternité responsable la norme idéale de la régulation des naissances; négativement, en refusant de l'associer à la contraception. Le premier aspect de la question n'a pas moins d'importance que le second. C'est à lui, d'abord, que nous voulons nous attacher.

Pas plus que le Concile, l'Encyclique n'est nataliste, dans ce sens qu'elle obligerait les époux à engendrer le plus d'enfants possible, abstraction faite de la santé de la mère, du salaire du père, de l'exiguïté du logis, de la surpopulation du pays. Agir en parents responsables, dit Paul VI, c'est — dans le respect "des lois biologiques qui font partie de la personne humaine" et dans la pratique "de la nécessaire maîtrise que la raison et la volonté doivent exercer sur les tendances de l'instinct et des passions" — résoudre sans imprudence et sans mesquinerie la question du nombre d'enfants à mettre ou à ne pas mettre au monde.

Par rapport aux conditions physiques, économiques, psychologiques et sociales, la paternité responsable s'exerce soit par la détermination réfléchie et généreuse de faire grandir une famille nombreuse, soit par la décision, prise pour de graves motifs et dans le respect de la loi morale, d'éviter temporairement ou même pour un temps indéterminé une nouvelle naissance.

*Humanae Vitæ*, no 10.

Pour parvenir à cet équilibre, "l'intelligence humaine", dont "c'est la prérogative" — comme le chantent sur tous les tons les promoteurs du contrôle artificiel des naissances — "de maîtriser les énergies offertes par la nature irrationnelle et de les orienter vers un but conforme au bien de l'homme", peut intervenir pour désigner, "dans le respect de l'ordre établi par Dieu", les moyens efficaces et légitimes de régler la natalité au foyer.

Essentiellement, ces moyens sont ceux qui font appel à la connaissance et à la maîtrise de soi, à la promotion de l'amour en ses valeurs les plus hautes (y compris l'effort et le sacrifice) et, par conséquent, au dépassement du seul aspect génital de la vie sexuelle.<sup>6</sup> Qu'ils puissent être améliorés, rendus plus efficaces et plus accessibles aux époux, c'est bien évident. À ce propos, Paul VI souhaite que, "selon le vœu déjà formulé par Pie XII, la science médicale réussisse à donner une base suffisamment sûre à une régulation des naissances fondée sur l'observation des rythmes naturels", non seulement pour que l'exercice de la paternité responsable en soit facilité, mais aussi pour que la preuve soit établie "par les faits" que, selon l'enseignement du Concile,<sup>7</sup> "il ne peut y avoir de véritable contradiction entre les lois divines qui règlent la transmission de la vie et celles qui favorisent un authentique amour conjugal".<sup>8</sup> Néanmoins, en attendant que pareille conquête, plus précieuse que celle de la pilule anovulante, dissipe l'angoisse des couples en difficulté et confirme, par contre-coup, la sagesse des décisions du Magistère, il faudra bien que les chrétiens s'accoutument des moyens existants. On n'en connaît que deux: la continence absolue et la continence périodique.

---

**La continence, absolue ou périodique, est difficile aux époux, mais à certaines conditions, elle ne leur est ni impossible, ni malfaisante.**

---

L'Encyclique, nulle part, ne fait directement mention de la première. Cela ne veut pas dire qu'elle l'exclut, mais qu'elle la considère, à tout le moins, comme une mesure extrême et périlleuse à laquelle, par conséquent, les époux ne devraient recourir que dans les situations désespérées. Aussi bien, s'il est vrai, comme nous l'avons souligné,<sup>9</sup> que l'amour charnel, au service de l'amour total, fait partie intégrante de la vie conjugale, il est impossible, sauf vocation exceptionnelle et rarissime à un amour transcendant, de l'en évacuer pour longtemps, et encore moins pour toujours, sans aller à l'encontre des buts du mariage et sans mettre sérieusement en danger le bien naturel et

surnaturel du couple. La nouvelle pastorale, à notre sens, doit faire grand cas de ce silence, cette réserve, cette discrétion concertée de Paul VI, de cette absence de panache qui contraste si fort avec les appels à l'héroïsme multipliés par Pie XII,<sup>10</sup> de manière à ne jamais donner, fût-ce seulement en apparence, prise au reproche adressé par l'Évangile aux pharisiens qui "lient de pesants fardeaux et les mettent sur les épaules des hommes, mais se refusent eux-mêmes à les remuer du bout du doigt".<sup>11</sup> En ces temps de crise, l'Esprit lui-même, comme l'Encyclique en fait foi, a choisi de parler bas.

Pour être humaine et réaliste, la pastorale conjugale doit également se souvenir que la continence, même si elle n'est que temporaire et réservée aux seules périodes de fécondité, est difficile aux époux, plus difficile, en tout cas, qu'aux célibataires. Car elle doit s'exercer entre des êtres qui sont liés physiquement et moralement de la façon la plus étroite, qui continuent d'échanger de la tendresse et sont tenus à des prévenances réciproques, éveilleuses de désirs dont ils ne peuvent pas toujours pressentir avec exactitude les retentissements. Elle comporte aussi des risques, non seulement parce que la contrainte imposée à leurs penchants peut réagir fâcheusement sur leur bonne humeur et leur bonne entente, mais encore parce qu'elle peut les exposer, l'homme surtout, aux tentations de l'infidélité. Ces difficultés et ces périls n'ont rien de chimérique et ne doivent pas être minimisés, non plus, évidemment, que la marge d'incertitude et d'insécurité que, dans l'état actuel des connaissances médicales, les méthodes les mieux éprouvées de fixation des périodes agénésiques ne sont point parvenues à supprimer totalement. Pour parler bref, la pastorale nouvelle n'a pas à nier que la continence, même simplement périodique, reste, en tout état de cause, une solution de pis-aller, à laquelle on doit trouver normal que les époux ne se résignent à recourir qu'à leur corps défendant, quand ils sont véritablement acculés à l'impasse.

La compréhension et l'indulgence, pourtant, iraient trop loin si elles aboutissaient à contester la possibilité ou la bienfaisance de la chasteté conjugale, en général, et de la continence périodique, en particulier.

C'est un préjugé fort répandu, même chez les meilleurs, que, pour des êtres normaux, surtout s'ils sont mariés, jeunes et aimants, la continence est impossible. On ne paraît pas se rendre compte que ce préjugé met en question le bien-fondé de la morale sexuelle catholique tout entière et tend à en énerver la vigueur, en dedans comme en dehors du mariage. Car, si la continence est impossible et si l'on se persuade qu'elle l'est, est-ce qu'on n'accorde pas d'avance une sorte de blanc-seing, d'absolution générale pour toutes les infractions à la loi qu'époux et célibataires, adolescents et adultes pourraient être induits à commettre ? Est-ce qu'on ne contribue pas du moins à affaiblir leur résistance à la tentation en les convainquant que, tôt ou tard, ils y céderont comme tout le monde ? Paul VI s'inscrit en faux contre ce préjugé. Tout en admettant que l'observance de la loi divine "requiert une sérieuse application et beaucoup d'efforts", qu'elle "impose sans nul

6. *Humanae Vitæ*, no 21.

7. *Gaudium et Spes*, no 51.

8. *Humanae Vitæ*, no 24.

9. *Relations*, octobre 1968: La pastorale de la fécondité au lendemain de l'Encyclique "*Humanae Vitæ*".

10. Cfr. par exemple, l'Allocution du 29 octobre 1951.

11. *Matt.*, 23, 4.

doute une ascèse", qu'elle "ne serait pas observable sans l'aide de Dieu", il se garde d'avouer qu'elle est "impossible à mettre en pratique".<sup>12</sup>

Non seulement la continence est possible, mais elle sera sans danger, elle sera même bienfaisante si les époux, à travers elle, s'appliquent et réussissent à discipliner leurs instincts, à juguler leur égoïsme; si l'amour en eux est assez fort, assez pur pour s'élever jusqu'au plan de l'esprit. "Dans l'amour véritable, dit Nietzsche, c'est l'âme qui enveloppe le corps." À proportion où l'amour des époux est l'union spirituelle de deux âmes plutôt que la rencontre charnelle de deux corps, la fusion totale de deux vies plutôt que l'exploitation réciproque de deux convoitises, les difficultés et les risques de la continence diminuent. À la limite, elle leur sera plus salutaire que nuisible, en canalisant — pour le bénéfice du couple et de la famille — vers des réalisations plus hautes les énergies vitales encloses dans les impulsions et le dynamisme de l'amour sexuel.

Cette discipline exige un effort continu, mais grâce à son influence bienfaisante, les conjoints développent intégralement leur personnalité, en s'enrichissant de valeurs spirituelles; elle apporte à la vie familiale des fruits de sérénité et de paix, et elle facilite la solution d'autres problèmes; elle favorise l'attention à l'autre conjoint, aide les époux à bannir l'égoïsme, ennemi du véritable amour, et approfondit leur sens de responsabilité. Les parents acquièrent par là la capacité d'une influence plus profonde et plus efficace pour l'éducation des enfants.

*Humanæ Vitæ*, no 21.

---

**La pratique chrétienne de la continence  
exige l'éducation des jeunes à l'amour,  
la préparation des couples au mariage et  
l'aide spirituelle et technique aux foyers  
en difficulté.**

---

Cependant, la continence conjugale n'est pas une sorte de don purement gratuit que Dieu ou la nature, arbitrairement, octroierait aux uns et refuserait aux autres. La continence, considérée à sa source, est une vertu qui, en tant que telle, se prépare et s'exerce à l'avance par l'habitude de certains gestes, par la familiarité avec certaines pensées, par une éducation, pour tout dire, qui habilite l'homme et la femme, le jour venu, à renoncer, sans frustration ni traumatisme, aux expressions sensibles les plus fortes de leur tendresse. De ce point de vue, la période de préparation au mariage et, plus précisément, l'époque des fréquentations amoureuses et des fiançailles ont une importance capitale.

Dans un grand nombre d'esprits règne ce préjugé que le mariage est un état de liberté sexuelle totale, qu'on y est dispensé, en quelque sorte, d'être chaste, ou à tout le moins continent. Erreur pernicieuse: dans tout état de vie et dans toute situation, il y a à lutter pour se maîtriser et se conquérir, pour se *contenir*; les époux ne font pas exception à la règle. Il faut donc que jeunes gens et jeunes filles prennent de bonne heure l'habitude de se dominer, de réserver leurs sens et leur cœur en vue du mariage à venir. Se permettre toutes les expériences et toutes les fantaisies

12. *Humanæ Vitæ*, nos 20 et 21. Pie XII, sur ce point, était beaucoup plus catégorique, Cfr Allocution du 29 octobre 1951,

sentimentales et sexuelles avant le mariage, sous prétexte que le mariage arrangera tout, considérer le jour des noces comme une sorte de point final à la lutte contre les instincts, c'est tomber dans l'absurde. Avec un tel point de départ, inutile d'espérer une vie conjugale où la continence jouera son rôle bienfaisant et nécessaire. Après le mariage comme avant, ce sera le règne du caprice et du désordre, le règne aussi, c'est trop clair, de la contraception sous toutes ses formes. D'où la nécessité pour les parents, les éducateurs et "tous ceux qui ont des tâches de responsabilité pour le bien commun de la société", de créer, à l'intention des jeunes, "un climat favorable à l'éducation de la chasteté, c'est-à-dire au triomphe de la saine liberté sur la licence par le respect de l'ordre moral".<sup>13</sup>

Pour les mêmes raisons, les foyers déjà constitués ne doivent pas être négligés, abandonnés à leur sort, comme si leurs besoins moraux et spirituels s'éteignaient au même moment que s'éteignent les cierges sur l'autel des épousailles. L'expérience prouve, au contraire, que c'est souvent à cette heure que les vrais problèmes surgissent ou s'aggravent. Nous estimons, pour notre part, que les jeunes époux doivent soigneusement éviter, tout au début de la vie conjugale, que leur ferveur amoureuse, normale à cette époque, se dégrade en ivresse charnelle, en frénésie des sens. Quand on laisse la pensée et la vie s'immerger peu à peu dans la chair ou, encore pis, sombrer dans l'animalité, il est bien difficile, en cas d'urgence, de se conformer abruptement à ce qu'exige le devoir chrétien, de s'astreindre, par exemple, pour un temps plus ou moins long, à la continence. Tobie aurait-il évité le piège s'il n'avait pas voyagé si longtemps en compagnie de l'Ange ?

Pour manifester, entre bien d'autres, cette exigence et, de manière générale, pour entraîner et soutenir les couples dans l'exercice de la paternité responsable, la pastorale doit compter, selon Paul VI, sur l'exemple et l'action des foyers chrétiens eux-mêmes qui, "par le sacrement du Mariage", couronnant la grâce et l'appel du Baptême, "sont affermis et comme consacrés pour accomplir fidèlement leurs devoirs, pour réaliser leur vocation jusqu'à la perfection et pour rendre chrétiennement le témoignage qui leur est propre en face du monde".<sup>14</sup> Ce témoignage porte, en particulier, sur l'essentielle compatibilité de la continence et de l'amour conjugal.

C'est à eux que le Seigneur confie la tâche de rendre visibles aux hommes la sainteté et la douceur de la loi qui unit l'amour mutuel des époux à leur coopération à l'amour de Dieu auteur de la vie humaine.

*Humanæ Vitæ*, no 25.

En liaison plus étroite avec les problèmes moraux, psychologiques et techniques que pose aux couples la pratique chrétienne de la paternité responsable, Paul VI évoque, dans le sillage du Concile,<sup>15</sup> les possibilités et les vertus pastorales de l'apostolat entre foyers. Sous la forme

13. *Humanæ Vitæ*, no 22. L'Épiscopat canadien est entré à plein dans ces vues en s'engageant à "considérer comme une priorité pastorale l'encouragement donné en tout temps et en tous lieux" à l'éducation sexuelle des jeunes, à la préparation au mariage et à l'orientation des foyers. Voir la Déclaration, nos 30-33.

14. *Humanæ Vitæ*, no 25.

15. Voir *Lumen Gentium*, nos 35 et 41; *Gaudium et Spes*, nos 48-49; *Apostolicam Actuositatem*, no 11.

organique qu'il revêt aujourd'hui, cet "apostolat du semblable par le semblable" est un des phénomènes spirituels les plus marquants et les plus prometteurs de notre époque. À l'heure où l'Église, un peu partout dans le monde, est pratiquement évincée des cadres de la vie publique et cesse plus ou moins d'y faire sentir sa présence; où la paroisse, naguère omniprésente, n'exerce plus sur les croyants eux-mêmes qu'une influence épisodique et marginale, c'est sans aucun doute — comme dans les commencements du christianisme — au sein du couple et de la famille que la foi, dorénavant, a les meilleures chances de survivre et de croître. Mais, fi du foyer qui ne serait qu'un refuge où le croyant, las des combats du dehors, se replierait chaque soir pour, simplement, reprendre haleine, dans la sérénité et le confort des certitudes casanières. Au gré de l'Esprit qui souffle aujourd'hui sur l'Église, le foyer chrétien est, par définition, et doit devenir de plus en plus un centre de rayonnement d'où le couple croyant, comme tel, œuvre à diffuser la Bonne Nouvelle et à promouvoir l'expansion du Royaume de Dieu. Et comment, pour chaque foyer, mieux obtenir ce résultat qu'en joignant, à l'intérieur de groupements bien structurés, ses efforts propres à ceux d'autres foyers imbus des mêmes convictions et de la même volonté de conquête? D'où la multiplication dans l'Église, et singulièrement au Québec, d'une grande diversité de mouvements familiaux dont l'influence, à tous les paliers de la vie catholique, est déjà fort sensible et tend à croître à vue d'œil. Rien d'étonnant que Paul VI compte sur ces formations bien établies pour comprendre, recueillir et transmettre le message de l'Encyclique et, plus particulièrement, pour communiquer, de façon très concrète et pratique, à l'ensemble des couples les résultats de l'expérience acquise dans l'exercice chrétien de la paternité responsable.

Parmi les fruits qui proviennent d'un généreux effort de fidélité à la loi divine, l'un des plus précieux est que les conjoints eux-mêmes éprouvent souvent le désir de communiquer à d'autres leur expérience. Ainsi vient s'insérer dans le vaste cadre de la vocation des laïcs une nouvelle et très remarquable forme de l'apostolat du semblable par le semblable: ce sont les foyers eux-mêmes qui se font apôtres et guides d'autres foyers. C'est là sans conteste, parmi tant de formes d'apostolat, une de celles qui apparaissent aujourd'hui les plus opportunes.

*Humanæ Vitæ*, no 19.

C'est chez-nous, vers les années 60, que l'idée a pris racine de dispenser de couple à couple les connaissances techniques et la spiritualité qui conditionnent la réussite humaine et chrétienne de toute régulation des naissances bien accordée à l'enseignement moral de l'Église. Elle s'est répandue, d'ici, à travers la chrétienté tout entière et, plus notoirement, aux États-Unis, en France, en Belgique, à l'Île Maurice elle-même. Par malheur, il semble que, dans le climat d'incertitude qui a régné sur l'Église au cours des toutes dernières années, certaines de ces associations aient quelque peu perdu de vue leur première raison d'être et se soient détournées en partie de leurs objectifs originaux. À présent que la lumière est faite, que le devoir chrétien — du moins au regard d'un grand nombre — est redevenu tout à fait clair, que les problèmes d'antan, par conséquent, refont surface, n'est-il pas infiniment désirable, comme Paul VI a pris la peine de le dire, que la tâche délaissée

soit reprise à pied-d'œuvre et menée rondement à son achèvement?

### **La notion papale de paternité responsable, sous ses aspects négatifs, est incompatible avec la contraception sous toutes ses formes.**

La notion papale de paternité responsable, sous ses aspects négatifs, repose globalement, comme celle du Concile, sur le rejet catégorique du subjectivisme à outrance dont la morale dite d'intention ou de situation s'est faite, ces dernières années, l'avocate en titre. La prise de position de Paul VI, là-dessus, n'est qu'un écho de l'article correspondant de la Constitution *Gaudium et Spes* auquel elle se réfère explicitement.

La paternité responsable comporte encore et surtout un plus profond rapport avec l'ordre moral objectif, établi par Dieu, et dont la conscience droite est la fidèle interprète. L'exercice responsable de la paternité implique donc que les conjoints reconnaissent pleinement leurs devoirs envers Dieu, envers eux-mêmes, envers la famille et envers la société, dans une juste hiérarchie des valeurs. Dans la tâche de transmettre la vie, ils ne sont par conséquent pas libres de procéder à leur guise, comme s'ils pouvaient déterminer de façon entièrement autonome les voies honnêtes à suivre, mais ils doivent conformer leur conduite à l'intention créatrice de Dieu, exprimée dans la nature même du mariage et de ses actes, et manifestée par l'enseignement constant de l'Église.

*Humanæ Vitæ*, no 10.

Sur le problème de fond, l'Encyclique et la Constitution conciliaire sont donc parfaitement d'accord, — ce qui n'est pas le cas, soit dit en passant, de la pseudo théologie postconciliaire dont certains se couvrent pudiquement pour faire passer l'enseignement pontifical par-dessus bord. Nous savons néanmoins que le Concile, à la requête du Pape, avait laissé en suspens la question litigieuse des applications qui pourraient être faites de ces principes généraux au problème particulier de la régulation des naissances; il en avait abandonné à Paul VI l'examen et la solution.<sup>16</sup> Dorénavant, la question est tranchée: la paternité responsable est radicalement incompatible avec la contraception sous toutes ses formes: avortement direct, stérilisation temporaire ou permanente de l'homme ou de la femme, drogues anovulantes, artifices mécaniques ou chimiques de prévention des naissances.

16. La célèbre note 14, où le Concile se dessaisit du problème pour en saisir le Pape, se lit ainsi: "Par ordre du Souverain Pontife, certaines questions qui supposent d'autres recherches plus approfondies ont été confiées à une Commission pour les problèmes de la population, de la famille et de la natalité, pour que, son rôle achevé, le Pape puisse se prononcer. L'enseignement du Magistère demeurant ainsi ce qu'il est, le Concile n'entend pas proposer immédiatement de solutions concrètes". Ce n'est donc pas au Collège des évêques, mais au Pape seul, après consultation de la Commission, que le Concile confiait la tâche de proposer, plus tard, les solutions concrètes au problème de la régulation des naissances. Paul VI eût pu, avant de rendre son verdict, mettre en œuvre la collégialité épiscopale dont, après coup, les adversaires de l'Encyclique font si grand état. Il aurait évité, ce faisant, la volée de bois vert que, sous le manteau des évêques, certains lui servent avec une belle ardeur. Mais il n'était pas tenu à une consultation formelle et, chef du Concile, ne s'y était aucunement engagé. Le Pape, quoi qu'on dise, n'a pas outrepassé ni trahi son mandat. Il l'a simplement exercé, sous la mouvance de l'Esprit de Dieu, — du même Esprit qui éclaire et dirige ses "frères dans l'Épiscopat", et qui, le cas échéant, eût tenu substantiellement le même langage par leur bouche que par celle du Pape.

Cette incompatibilité essentielle tient au fait que, selon les exigences imprescriptibles de la morale naturelle et surnaturelle, "il n'est pas permis, même pour de très graves raisons, de faire le mal afin qu'il en résulte un bien".<sup>17</sup> L'espacement des naissances ou même, dans certains cas tragiques, leur suppression définitive, peut être parfois considérée comme une *fin* bonne et légitime, mais si le *moyen* employé pour l'atteindre "est intrinsèquement un désordre et par conséquent une chose indigne de la personne humaine", tous les actes, pris un à un, qui mettent ce moyen en œuvre sont viciés à leur source et tombent, de soi et objectivement, dans la catégorie de la faute morale et du péché, indépendamment des meilleures intentions subjectives.<sup>18</sup> En résumé, "l'Église, rappelant les hommes à l'observation de la loi naturelle, interprétée par sa constante doctrine, enseigne que tout acte matrimonial doit rester ouvert à la transmission de la vie".<sup>19</sup>

Il n'entre pas pour l'instant dans nos vues d'exposer et de discuter en détail les arguments utilisés par le Pape pour soutenir et étoffer sa prise de position, ni de répondre aux objections de toute espèce qu'on leur oppose. Les chrétiens de race dont nous nous occupons présentement n'en demandent pas tant. Ce qu'ils veulent savoir, avant tout, c'est ce que l'Église, dans le seul enseignement officiel qu'elle ait transmis, leur prescrit de penser, de dire et de faire pour se conformer à la volonté divine. Or, pour quiconque accueille l'Encyclique dans la simplicité et l'humilité de son cœur, le devoir est parfaitement clair: tout acte contraceptif constituant, de soi, un péché, "aucune raison, si grave soit-elle",<sup>20</sup> ne peut le rendre licite. Que des consciences moins éclairées ou moins limpides puissent poser les mêmes gestes, objectivement coupables, sans faute et sans tourment subjectifs, nous ne le nions point.<sup>21</sup> Mais personne ne nous fera jamais accroire que c'est, pour les "contestataires" de bonne foi, un avantage d'être, provisoirement ou invinciblement, fermés aux directives du Magistère. En condamnant la contraception, l'Église, comme le Pape y insiste,<sup>22</sup> se porte "garante des authentiques valeurs humaines"; elle proclame la loi de l'amour et du bonheur conjugaux, défend "la dignité des époux" et fixe, pour la généralité des couples, l'une des conditions de réussite du mariage. Les contrevenants, si sincères qu'on les suppose, doivent être prêts à subir, dès ce monde, les "graves conséquences"<sup>23</sup> de leurs choix. Non, l'inconscience n'est pas un privilège, mais un malheur. C'est aux humbles de cœur, aux pauvres en esprit, à ceux qui, redevenus *comme des petits enfants*, se laissent porter sur les bras de l'Église, que les Béatitudes sont promises; non seulement "ils verront Dieu", mais "ils posséderont la terre".

17. *Humanæ Vitæ*, no 14.

18. *Humanæ Vitæ*, no 14.

19. *Humanæ Vitæ*, no 11.

20. Pie XI: *Casti Connubii*.

21. Nous nous proposons de revenir sur cette question délicate dans notre prochain article.

22. *Humanæ Vitæ*, no 18.

23. *Humanæ Vitæ*, no 17.

## L'exercice chrétien de la paternité responsable est impossible sans l'aide de la grâce de Dieu qui éclaire, fortifie et pardonne.

Ceci dit, il faut ajouter pour finir que l'observance de la loi de Dieu sur l'amour conjugal, dans toute sa pureté et sa rigueur, est et restera, pour nombre de foyers, si pleine de difficultés et d'embûches, qu'ils auront toujours besoin, pour garder leur fidélité, des secours d'en haut, ou pour la retrouver, des pardons divins. Inquiets, faibles, tentés, c'est, principalement, par le canal de la prière et de l'Eucharistie que la grâce de Dieu les atteindra; pécheurs, c'est dans la Pénitence que sa miséricorde les couvrira.

Que les époux affrontent donc les efforts nécessaires, soutenus par la foi et par l'espérance qui "ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné"; qu'ils implorent par une persévérante prière l'aide divine; qu'ils puisent surtout dans l'Eucharistie à la source de la grâce et de la charité. Et si le péché avait encore prise sur eux, qu'ils ne se découragent pas, mais qu'ils recourent avec une humble persévérance à la miséricorde de Dieu, qui est accordée dans le sacrement de pénitence.

*Humanæ Vitæ*, no 25.

"Avec une humble persévérance," dit l'Encyclique. Ce qui donne clairement à comprendre que ce n'est pas — loin de là — d'un coup d'aile, dans ce domaine de la morale comme dans les autres, que les chrétiens, de l'avis du Pape, pourront s'élever et se maintenir à la hauteur de l'idéal qui leur est proposé. "C'est dans les livres, dit Claudel, qu'on voit ces âmes, d'un seul coup rincées et une seule fois pénitentes." Dieu n'attend pas de nous, pour nous accorder ses pardons, une espèce de prophétie qui garantisse notre fidélité future, mais le propos loyal de fournir notre meilleur effort pour éviter le mal. Nous avons péché hier, c'est exact; nous pécherons demain, c'est possible; après demain, c'est probable; un autre jour, c'est certain. Mais peu importe, puisque aujourd'hui, nous regrettons notre péché, puisqu'à cet instant — le seul qui nous appartienne — nous sommes résolus à ne plus le commettre.

La pastorale nouvelle n'a rien à réinventer sur ce point. Mais, pour entrer pleinement dans les vues de Paul VI, elle doit exploiter à fond les attitudes et les démarches qui, depuis toujours, donnent aux fidèles le sentiment d'être, face au prêtre, en présence du Christ, "intransigeant avec le mal, mais miséricordieux envers les personnes".<sup>24</sup> L'Épiscopat canadien a mis l'accent sur cette nécessité:

L'Encyclique suggère une démarche pénitentielle moins juridique, plus pastorale, plus respectueuse des personnes et de leur croissance, lente, parfois, dans les voies du bien, plus soucieuse d'organiser l'avenir.

*Déclaration*, no 22.

Les Évêques, en formulant cette directive, paraissent surtout préoccupés des chrétiens qui, devant les exigences de l'Encyclique, se montrent perplexes ou récalcitrants. Mais pourquoi, dans toute la mesure de leurs besoins, qui restent grands, les *autres* n'en partageraient-ils pas le bénéfice avec leurs frères malheureux?

24. *Humanæ Vitæ*, no 29.

# NOS ÉVÊQUES ET LA VIE HUMAINE

## La déclaration épiscopale sur l'encyclique "Humanae Vitae"

Julien HARVEY, S.J.\*

### Esprit-Saint et événements

LES ÉVÉNEMENTS où intervient l'Esprit-Saint ont ceci en propre qu'ils sont toujours plus considérables qu'ils ne semblent. Et que leur portée ne se révèle à nous que dans leur retentissement et dans la transformation profonde qu'ils suscitent en nous. Par ailleurs, ces événements où se manifeste l'Esprit ont aussi leur exigence: ils interpellent chacun de nous sans arrêter le mouvement de l'histoire. Ils exigent une réaction humaine de croissance et de progrès, et cela sans nous faire sortir des lois ordinaires de l'aventure humaine.

La lettre collective de l'épiscopat canadien, qui nous parvient deux mois seulement après l'Encyclique (25 juillet - 29 septembre 1968) nous révèle soudain que la parution de *Humanae Vitae* était un de ces événements et se révèle elle-même comme un autre de ces événements. Et elle nous montre que les deux événements suivent les lois régulières de ces mouvements de l'Esprit dans notre vie.

### Parole pontificale et vie chrétienne

Depuis le début au moins du 20ème siècle, jamais encyclique n'aura requis de façon aussi urgente un commentaire pastoral. Et, il faut bien le constater en face des interprétations divergentes qu'elle aura suscitées, une correction pastorale. Il fallait le prévoir pour plusieurs raisons: écartée de la décision collégiale conciliaire en 1964, la question de la régulation des naissances devait nécessairement revenir à la délibération collégiale un jour ou l'autre, une fois posé au Concile le principe de la responsabilité collégiale. Formulée dans une langue et selon des habitudes d'esprit peu intelligibles aux chrétiens d'aujourd'hui, l'Encyclique devait être repensée pour chez-nous dans une langue et selon des habitudes d'esprit qui éclairent et qui aident l'homme chrétien et la femme chrétienne d'ici. Anticipant sur l'état actuel de la recherche théologique, médicale et sociologique actuelle, l'Encyclique devait donner à la raison et à la foi concrètement vécue le temps d'adhérer librement sans une contrainte ni une angoisse qui auraient été peu humaines et peu chrétiennes. Peu soucieuse de la perspective œcuménique, l'Encyclique devait nécessairement ressentir la pression correctrice de la pensée et de la pratique de la presque totalité des Églises chrétiennes.

\* Doyen de la Faculté de Théologie S.J., et professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Montréal.

Et comme l'Encyclique touchait au plus vif la vie humaine, cet ajustement se sera fait en un temps exceptionnellement bref, en deux mois, et cela plus visiblement dans les Églises où le mouvement de l'histoire s'est le plus accéléré. Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous rencontrions ici, dans des perspectives presque identiques, les épiscopats de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne et du Canada. Avec beaucoup de courage, l'épiscopat italien suit le même rythme et adopte des perspectives presque identiques. Il faut cependant constater que la prise de position pastorale de nos évêques comporte des éléments qui ne se retrouvent aussi nettement dans aucune des lettres épiscopales suscitées par l'encyclique. Il importe de les relever, car ils constituent l'apport de l'Esprit-Saint à nous, chrétiens d'ici, et à l'Église entière par nous, chrétiens tout simplement.

### Démarche de la lettre épiscopale

Remarquons d'abord que nos évêques se sont placés au niveau de la vie. Ils n'ont pas cherché à apporter au document pontifical le supplément d'arguments dont on déploierait l'absence. Ceci relève en effet de la recherche et demande une longue réflexion et une non moins longue expérience. Si des arguments solides existaient pour appuyer de façon évidente une attitude large ou une attitude stricte sur la contraception, il y a longtemps qu'on les aurait découverts dans le long travail des nombreuses commissions d'experts qui se sont penchées sur la question depuis 1963.

Par conséquent, après comme avant la lettre de nos évêques, les questions fondamentales demeurent posées: faut-il accepter une distinction entre loi *naturelle humaine*, qui permettrait l'intervention directe libre et responsable dans les lois biologiques quand la situation humaine l'exige, et loi *de la nature*, où la biologie dicte, à nous comme aux autres êtres vivants, ses exigences? Et deuxièmement faut-il appliquer dans ce domaine de la régulation des naissances le *principe de totalité*, en vertu duquel les actes humains pris un à un doivent être évalués moralement à l'intérieur de l'option fondamentale du couple, option pour la fidélité, pour la générosité, ou pour le contraire?

Bien situés sur ce terrain de la vie chrétienne concrète, nos évêques ont d'abord affirmé leur adhésion à la partie positive de l'Encyclique. On remarquera qu'une expression qui n'a pas manqué de heurter plusieurs époux, et plus encore plusieurs épouses, celle de *paternité responsable*, se retrouve dans leur texte. Il faut bien admettre cependant

qu'il y a ici une limite de la langue française: le mot *parentalité* n'existant pas, le mot *paternité* doit être senti comme se référant au couple (§2-3).

Nos évêques continuent en se déclarant *aussi fermement unis à nous*, peuple de Dieu canadien, qu'au pape. Et ils incluent dans cette tension et dans cette unité tous les prêtres. Ceci est considérable et doit nous remplir de tendresse pour l'homme chrétien canadien, au fond si fraternel, et qui apparaît ici sous sa forme épiscopale. Je souhaite que tous les chrétiens y compris les prêtres entendent au fond de leur cœur cette parole, qui devrait mettre fin à un vieux soupçon latent chez-nous, à savoir qu'il y a dans notre vie chrétienne deux camps en état de tension et méfiance réciproque, la hiérarchie et les prêtres ("l'Eglise", dans la langue populaire pré-conciliaire, encore bien vivante chez-nous) et les laïcs (les "clients de l'Eglise", dans la pensée pré-conciliaire encore bien vivante chez-nous!). Nos évêques avouent ici ressentir la difficulté qu'éprouvent un grand nombre à accueillir l'encyclique, et particulièrement le paragraphe 14 sur la contraception. Ils reconnaissent ne pouvoir apporter de solutions faciles. Ils nous invitent tous à rechercher la conduite chrétienne vraie, dans la réflexion, la prière et sous la grâce (§4-7).

Ensuite, ils abordent franchement le point décisif de la contestation (§8-28): la possibilité réelle d'une décision sincère prise en conscience par le couple, qui ne s'identifierait pas avec la parole pontificale sur la contraception. On rappelle d'abord clairement, et sans détours qui affaibliraient l'affirmation, que la *conscience* est le dernier point d'appui d'une décision chrétienne (§9), que la conscience doit être formée sincèrement, de façon réfléchie et éclairée, à la lumière de l'Évangile, et que c'est le devoir de tout chrétien (§10), que nous ne sommes jamais seuls dans l'humanité ni dans l'Eglise, et que par conséquent nous devons laisser la communauté chrétienne et ses chefs éclairer notre conscience personnelle (§11-12), que le pape nous a offert son jugement de chef de l'Eglise terrestre sur ce point et que cette voix doit avoir un poids exceptionnel dans la formation de notre conscience (§13-15), que notre amour de l'unité et de la paix doit nous faire nous abstenir de toute opposition ouverte, surtout au niveau des pasteurs et guides des consciences, sans pour autant nous dispenser de rechercher librement une plus grande lumière (§16), que nous devons respecter les difficultés de ceux qui ne peuvent accepter en conscience certains points de l'encyclique et que personne n'a le droit de juger ceux-ci ni de les déclarer séparés de l'amour du Christ ni de la communauté des fidèles. On ajoute qu'un document complémentaire sera préparé pour les pasteurs, afin de les aider dans leur travail pastoral sur ce point (§17-19).

Nos évêques nous offrent ensuite des orientations pastorales préliminaires, adressées, il faut le remarquer, non seulement aux prêtres, mais "à tous ceux qui peuvent être appelés à devenir les guides ou les conseillers des consciences" (§20). La première réalité chrétienne abordée est significativement *l'Eucharistie*, nourriture de l'amour, et spécifiquement de l'amour conjugal (§21). La pénitence

est présentée ensuite comme sacrement de la confiance et du respect des consciences, non de la peur ni de la sévérité (§21-24). Et on introduit alors un paragraphe décisif pour le climat de la vie chrétienne chez-nous dans les prochaines années; on décrit l'attitude du conseiller moral à l'égard du couple qui n'a pu, en toute loyauté, accepter la déclaration d'une loi morale négative, c'est-à-dire l'interdiction de tout acte se proposant de rendre impossible la procréation, soit une partie du contenu du paragraphe 14 de *Humanae Vitae* qui avait été résumé au paragraphe 18 de la lettre épiscopale. Le texte se lit comme suit:

"Dans la situation que nous avons décrite plus haut (§18), le confesseur et le conseiller doivent manifester une compréhension sympathique et un respect pour la bonne foi sincère de ceux qui échouent dans leur effort pour accepter certains points de l'encyclique" (§25).

La lettre affirme ensuite très fermement aux couples chrétiens qui seraient dans la situation décrite qu'ils "ne sont pas coupés de l'amour de Dieu" (§26). On ajoute ensuite une invitation pressante à la recherche, sans attendre par là une solution à toutes les angoisses humaines, mais avec la confiance de pouvoir trouver un allègement (§27).

Les paragraphes suivants se tournent vers l'urgence d'une plus intense action pastorale à longue portée: devoir pour nous tous de protéger l'avenir d'une espèce humaine qui doit devenir de plus en plus humaine (§28-29), nécessité d'une éducation au mariage (§30), souci du dialogue, et du dialogue œcuménique, dans la préparation au mariage et l'orientation des foyers (§31-32), besoin d'une saine éducation sexuelle à l'école et d'une préparation par l'école à la vie familiale (§33).

Le document se termine par une admirable profession de foi, qui constitue une importante leçon d'ecclésiologie post-conciliaire:

"L'unité de l'Eglise ne consiste pas dans une simple conformité sur tous les points, mais plutôt dans une union de foi et de cœur, une soumission à la volonté de Dieu et une humble, loyale et continuelle recherche de la vérité. Cette unité d'amour et de foi a son fondement dans le Christ et aussi longtemps que nous lui serons fidèles, rien ne saurait nous en séparer. Nous demeurons fermement unis à l'évêque de Rome, le successeur de Pierre, signe et principe efficace de notre unité avec le Christ et entre nous. Mais cette union exige un tel amour de l'Eglise que nous ne puissions rien faire de moins que de mettre à son service toute notre intelligence et tout notre cœur. Et si parfois cela signifiait que, malgré notre désir de rendre l'Eglise plus intelligible et plus belle, nous devions, tels des pèlerins, trébucher sur la route et même nous en écarter, nul ne devrait conclure que notre foi commune soit perdue ou que notre volonté d'amour soit émoussée. Au contraire, nous croyons que, même à travers les brouillards, une lumière bienveillante nous conduira à une meilleure compréhension des voies de Dieu et de l'amour humain" (§34).

### Perspectives ouvertes par la lettre

La lecture de ce document de nos évêques suscite plusieurs réflexions, qui me semblent dépasser l'objet précis de la lettre et qui méritent qu'on s'y attache. Quant à l'objet lui-même, il me semble avoir été, au plan de la vie chrétienne concrète, très clairement traité.

1. D'abord, au-delà de ce qu'il faut bien appeler une tendance colonialiste ecclésiale, que nous n'avons plus à

nous cacher et dont nous avons souffert, nous trouvons ici le témoignage de la collégialité et de la solidarité, aux dimensions mêmes de notre pays, de nos évêques. Et de leur solidarité avec nous au niveau de la vie quotidienne difficile des couples chrétiens. Ceci ne signifie nullement la naissance chez-nous d'une Église nationale, d'une sorte de séparatisme religieux, mais la prise de conscience de la réalité des structures intermédiaires indispensables pour assurer la vitalité et la solidité des structures universelles. Le risque de faire de l'Église une superstructure trop facilement identifiée à ses chefs à l'étranger est ici fortement conjuré.

2. Nous trouvons ici le souci très vif de rendre la vie chrétienne acceptable, vivable de façon responsable, *pour les chrétiens ordinaires*, pour ceux qu'avec l'Évangile il faut appeler du beau mot de *pauvres*. Jusqu'ici, et particulièrement dans cette question de la contraception, s'était établie une injustice souvent peu remarquée: former sa conscience personnellement était implicitement réservé aux plus cultivés, aux plus urbanisés et aux plus prospères, à ceux qui peuvent rencontrer un théologien d'avant-garde qui les rassure. Alors que le simple fidèle, souvent l'ouvrier et le paysan, demeuraient soumis à la prédication commune, plus simpliste nécessairement et souvent plus portée à fixer du dehors le permis et le défendu sans guère souligner le respect absolu des consciences. Si bien que les pauvres portaient trop souvent, bravement mais dans l'angoisse, le poids de l'obéissance servile.

C'est ici que le texte de nos évêques se révèle significatif: il est accessible à tous et s'adresse à tous, y compris aux pauvres et à leurs pasteurs. Il met tous les chrétiens devant la même exigence, mais aussi devant le même respect de leur conscience et de celle de leurs frères dans la foi. Nous devons accueillir avec une profonde reconnaissance cette attention aux moins favorisés; on a vu qu'au moins jusqu'à ce que soit changée la dureté du cœur ou l'inconscience des riches et des puissants, les pauvres auraient risqué d'être à la fois les plus soumis à une loi rigide et les seuls à vraiment souffrir de son application dans leur vie.

3. Nos évêques ont agi avec courage et rapidement. Ils ont jugé que l'Église peut évoluer sur un point aussi vital que la contraception sans perdre son prestige, parce qu'ils ont vu qu'il y a une différence entre le désarroi et la recherche difficile de la lumière sous la direction de la vie et de l'Évangile. Aussi n'ont-ils pas voulu se risquer à des distinctions hasardeuses entre les divers modes de limitation des naissances, tout en réaffirmant fermement ce qui est très clair et distingue, par exemple, l'avortement sous toutes ses formes d'une prévention de la conception. Il est important de relever ici la base plus large de cette attitude: c'est que la certitude du magistère croît à mesure qu'on se rapproche de ce qui est manifestement humain, décroît dès qu'on arrive à des problèmes où l'évidence apparaît moins accessible.

4. Également significatif d'une vraie ouverture post-conciliaire est le fait que, dans la lettre des évêques, les

prêtres n'apparaissent pas comme les *seuls* guides des consciences, mais que cette responsabilité communautaire que nous avons les uns à l'égard des autres est étendue à tous les chrétiens compétents et sincères; dans le cas présent, ces conseillers seront souvent des couples chrétiens et souvent des éducateurs et catéchètes. Dans une telle perspective, qui est bien celle de saint Paul et de ses églises, nous sommes tous responsables de la qualité de la vie chrétienne et de la pensée qui l'accompagne, et c'est là une grande valeur, surtout dans notre monde où les mass-media donnent momentanément à l'un ou l'autre d'entre nous une si grande puissance.

5. Le respect pour la conscience sincère est fermement affirmé. Personnellement, j'avoue que j'aurais aimé qu'on en arrive à la simplicité de la déclaration correspondante de l'épiscopat allemand:

Les pasteurs dans l'accomplissement de leur service, spécialement dans l'administration des sacrements, respecteront les décisions prises en conscience et de façon responsable par les fidèles.

La déclaration de nos évêques surcharge un peu sa formule d'adjectifs; mais elle exige ce respect pour le domaine inviolable de la conscience de façon très ferme et ne permet aucun détour au conseiller ni au pasteur trop autoritaire ou trop anxieux.

6. L'Eucharistie est présentée sous son vrai jour, non pas comme une sorte de médaille d'honneur pour les chrétiens parfaits mais comme la nourriture de tous les croyants en marche vers le Seigneur. Ceux d'entre nous qui ont une expérience un peu suivie de la pastorale ou qui ont beaucoup dialogué avec des pasteurs depuis quelques années, savent que cette perspective, concrètement nouvelle chez-nous, il faut bien l'admettre, a déjà heureusement modifié la pratique sacramentaire, spécialement chez les couples plus jeunes. Il faut souhaiter que la parole de nos évêques augmente encore cette prise de conscience: aussi longtemps que le besoin de la communion ne sera senti que des tout jeunes et des très vieux, la vitalité manquera à l'Église de chez-nous.

7. Une dernière réflexion me semble provenir de la précédente. C'est que le changement de perspective concernant les relations entre les chrétiens et leurs guides et pasteurs est très profond, dans la lettre épiscopale, mais ne produira son effet que si la conscience de tous s'y convertit: si une morale de cheminement, sans angoisse ni menace, vivant de liberté stimulée, est secrètement prise pour une morale des impératifs, elle aboutit à la stagnation, à l'absence de vraie réflexion personnelle et de progrès vers la perfection de l'image de Dieu en nous. En d'autres termes, si on prenait la lettre épiscopale pour une recommandation pure et simple de la contraception, si on oubliait toutes les richesses humaines et chrétiennes qu'elle, et l'Encyclique, contiennent, elle produirait un effet contraire à celui que souhaitent ses auteurs. À nous de la vivre pour lui permettre de déployer ses richesses, pour un plus grand rayonnement de la vie de foi dans notre pays qui a tant besoin d'espérance.

# Nos CEGEP à l'heure de l'occupation

FERNAND DORAIS, S.J. \*

**R**ELATIONS de juillet-août dernier publiait, sous le titre *Les CEGEP après un an*, un premier article sur l'expérience en cours dans nos CEGEP. L'étude de la situation n'empruntait point la voie scientifique des statistiques et des enquêtes rigoureuses; la démarche se présentait, tout au contraire, comme une approche dénuée de prétentions et ne visant à communiquer au grand public que les impressions d'un témoin engagé dans les structures du CEGEP. Ces impressions devaient fournir la matière à des réflexions qu'un second article, annoncé, présenterait. À cette fin, procédons en déroulant le film des événements.

## I. Juin 1968 : l'Opération Bilan

Pour s'informer des résultats qu'une première année du nouvel enseignement collégial avait donnés, le Gouvernement du Québec convoque le dix juin dernier, à Trois-Rivières, des représentants délégués par les CEGEP soit déjà fondés soit à fonder. De dix heures à midi, le Président du Comité général expose sa politique du nouveau système d'éducation. Exposé long, clair et ferme, qui ne manque pas de susciter des réactions dans une certaine partie de l'assemblée. Plus d'un délégué ressent la gênante impression qu'on lui dicte des directives inspirées par "le bon sens évident", qui serait l'apanage de la Direction. On nous prévient qu'il ne saurait être question de réformes profondes ni de modifications notables de l'enseignement. L'attitude s'avère conservatrice et prudente. Tâchons de peu à peu appliquer le *Rapport Parent* et de poursuivre modestement l'œuvre amorcée, nous contentant de corriger ici ou là les déviations qui auraient pu affecter le départ. On fait preuve d'une volonté arrêtée dans la défense de toucher aux structures. Seule l'amélioration de ce qui existe déjà doit retenir l'attention des représentants.

Une faible minorité, déçue, préférerait autre chose. Si précisément dès le départ, des aspects, même majeurs, du *Rapport Parent* paraissent moins heureux et irréalisables, si des déficiences regrettables se font déjà sentir dans notre système d'éducation, pourquoi, plutôt que de recourir à des solutions de rechange et de colmater tant bien que mal les fissures, pourquoi ne pas immédiatement avoir le courage d'opérer les réformes nécessaires ? L'un des principaux points en litige demeure l'articulation du Secondaire sur le Collège; un second vise la structure des concentrations qu'un étudiant doit assurer pour accéder à l'université ou au marché du travail; un troisième enfin concerne la liberté et la relative autonomie des Départements envers le ministère de l'Éducation. Les partisans

de cette position se disent : quant à partir, mieux ne vaudrait-il pas au plus tôt partir sur un bon pied ?

De deux positions qui s'affrontent inégales, celle de l'Administration devait triompher. Les représentants se dispersent alors et vont siéger dans des comités d'études. Les directives données sont respectées et des problèmes mineurs (ce qui ne signifie pas non importants) reçoivent attention et solution. Malgré tout, et assez paradoxalement, une marge étonnante de liberté est laissée aux délégués qui assument leurs responsabilités et prennent des décisions heureuses. Celles-ci, pour la plupart, seront entérinées par le Comité général.

Les étudiants ne sont malheureusement pas représentés et le climat en reste un de modération et de prudence. D'aucuns se sont étonnés de voir trop de délégués sous-estimer la force que représente la montée étudiante dans nos CEGEP, leur légitime aspiration à la cogestion, leur impatience de voir le système enfin bien fonctionner. Par ailleurs, il n'apparaissait pas clair que les intérêts des régions de Montréal et de celles de Québec coïncident toujours ni que toutes les régions de notre province soient l'objet d'une égale sollicitude de la part des Dirigeants. Enfin, un certain manque de réalisme ou d'information expliquerait peut-être que l'on ait pris parfois, rarement il est vrai, des décisions qui ne peuvent manquer d'être impopulaires auprès de nos collégiens. Ainsi, par exemple, sous la direction de leur président, les professeurs de français votent le maintien à l'intérieur de leurs cours des quinze heures de stylistique stipulées par le ministère de l'Éducation. Il n'est évidemment pas question que, devant toutes les revendications des étudiants, l'adulte, en l'occurrence le professeur, démissionne ou abdique : ce serait faire un tort irréparable aux adolescents que de leur soustraire la nécessaire figure d'identification dont ils ont un absolu besoin pour croître. Mais de là à all'er leur imposer des cadres de travail et des programmes fastidieux, qui ne voit la différence ?

En tout état de cause, l'Opération Bilan laisse insatisfait. Plus encore que les chefs de Départements, les professeurs invités en constituent souvent l'élément le plus audacieux et le plus dynamique; dans l'un ou l'autre des comités, on a tôt fait de les évincer, en leur signalant que les séances d'études, menées trop rondement, sont levées et que les recommandations seront soumises au Comité général. Les jeux seraient-ils faits d'avance ? Quant aux directeurs des services pédagogiques, qui se réuniront à huis-clos sous la présidence des Officiels, ils tenteront certes de satisfaire aux exigences les plus légitimes des comités d'études; mais, non, les vrais et sérieux problèmes de fond n'auront pas été abordés. La consigne aura été bien observée.

\* Professeur de Littérature française, responsable du secteur des Lettres et Arts, Campus Saint-Jérôme, CEGEP LIONEL-GROULX.

## II. Septembre 1968 : l'Opération Rentrée

Quelques *CEGEP* connaissent une rentrée normale. D'autres éprouvent d'incroyables, d'inadmissibles difficultés à démarrer.

L'une des causes est évidente. Le gouvernement ne dispose pas de l'argent nécessaire pour acquérir les institutions qu'il entend transformer en *CEGEP*. Pour leur part, et à juste titre, les propriétaires ne veulent pas céder leur bien sans la garantie d'être tant soit peu remboursés. Les tractations s'éternisent si bien que l'on arrive à la mi-août sans qu'aucun des aménagements requis pour la rentrée soit même soumis aux contractants éventuels. Faute encore de disposer des sommes nécessaires, on taille à l'aveuglette dans les budgets présentés pour la mise sur pied de services nouveaux indispensables, ou tout simplement pour le bon fonctionnement du collège durant l'année qui débute. En dernière analyse, il faut bien le reconnaître, c'est au Grand Argentier de la Province qu'est laissé le dernier mot en matière d'éducation. Comment ici ne pas souligner, on ne sait plus trop quel terme employer, l'arrogance, la morgue ou l'indifférence de certains fonctionnaires ? Vient-on s'informer sur place des besoins réels d'un milieu donné ? Loin de là. Ou on juge de loin et de haut, et l'on décide dès lors en conséquence. Ou, à peine arrivé sur les lieux, on a déjà des opinions toutes faites, quand on ne va pas vous imposer des conclusions rapides ! *L'Administration* n'est ni une toute-puissance arbitraire, encore moins tyrannique, ni "la fin" de l'institution. Elle est et doit rester un service, à la disposition du bon fonctionnement de l'ensemble du collège ou des collèges; les principales fonctions en sont la planification et la coordination, la prospection et l'animation. Trop souvent, *L'Administration* peut laisser croire qu'elle tend à tout se subordonner, plutôt que d'être une présence efficace et discrète à un milieu.

La cellule vivante du *CEGEP* est le Département, où professeurs et étudiants ensemble décident de la politique de l'enseignement, contenu du programme et surtout méthodologie pédagogique. À moins d'être une personnalité tout à fait exceptionnelle (et il s'en trouve), le professeur seul n'a pas d'avenir dans nos structures collégiales. C'est l'équipe qui, sous la direction de son chef vigoureux et clairvoyant, doit adopter les politiques de l'enseignement. Et les Départements doivent communiquer entre eux pour assurer l'équilibre et l'économie du travail chez les étudiants. Le Département "fermé" signe sa propre mort<sup>1</sup>. L'un des maux académiques dont souffrent pour l'instant nos *CEGEP*, c'est le cloisonnement des Départements : on ignore trop d'un Département à l'autre les pédagogies appliquées ainsi que les exigences qu'on impose à l'étudiant. L'individualisme caractéristique du Québécois, s'il ne cède pas à brève échéance, lui sera ici, surtout ici, fatal.

1. Le lecteur aurait tout intérêt à consulter sur cette question des Départements le livre de Jencks, Christopher, et Riesman, David, *The Academic Revolution*, New York, Doubleday and Company, Inc., 1968, surtout p. 523-530. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage.

Où, en fin de compte, se fait le travail le plus important dans un *CEGEP* ? Qui en est immédiatement le responsable ? La transmission d'un savoir n'est rien, si celui qui donne et celui qui reçoit demeurent étrangers l'un à l'autre. La raison d'être du *CEGEP* c'est encore la rencontre entre un adulte et un adolescent. Cette relation personnelle peut seule valoriser l'individu en fonction duquel le *CEGEP* vit et se définit : l'étudiant. Le professeur titulaire n'existe plus; le "tuteur" est à venir. Reste le professeur "tout court", qui peut contacter le principal intéressé de l'éducation soit en classe si celle-ci fonctionne sous forme de séminaires, soit à son bureau si toutefois il dispose d'un local à cette fin, soit dans une activité périscolaire<sup>2</sup>. Comprendrons-nous trop tard qu'il s'agit de problèmes humains avant tout ? Certes, les questions techniques de mise en branle, d'organisation, d'administration, etc., retiennent toute leur importance. Mais, hélas !, s'avère encore nécessaire un plaidoyer pour l'Humain. L'étudiant est à découvrir son vrai visage: pour l'y aider, le professeur doit être là et savoir payer de sa personne. Se trouvent-ils donc tant de professeurs prêts à le faire, avec tout le désintéressement exigé, sans recherche de popularité ou de brio, sans démission ni fausse capitulation, sans recherche de gain, sans narcissisme ? La peur de l'adolescent paraît acheminer l'adulte contemporain vers une sénilité ridicule ou vers un "autoritarisme" despotique : "jouer au jeune et à la coquette" ou se durcir inutilement les traits ne peuvent mener actuellement qu'à une impasse psychologique.

À un rythme accéléré, l'étudiant québécois évolue et se métamorphose sous nos yeux. Trop d'étudiants s'enlisent dans une passivité désespérante; le désir de la réussite financière et du confort bourgeois en gâtent un bon nombre : la société dite "capitaliste" n'est pas près de périr; et les autres qui se veulent révolutionnaires parviennent le plus souvent à n'être que des agitateurs. Un trait commence à se dessiner qui n'est pas sans effrayer. Le cynisme amoral, qui stigmatisait déjà la société de la fin du XVIIIe siècle, grimace de-ci de-là. Quelques-uns de nos potaches s'adonnent à la marijuana, connaissent déjà "les voyages" auxquels invite le L.S.D. : le commerce se pratique en sous-main, avec, jureraient-ils, la bénédiction tacite des autorités locales, souvent d'ailleurs impuissantes à enrayer le mal. On devient, non pas "hippy" (ce qui serait trop beau !), mais cynique facile, léger, terriblement léger, désireux par tous les moyens possibles d'humilier et d'avilir l'adulte pour en tirer vengeance. Ce sont des cas rarissimes, dira-t-on; peut-être, mais combien tristes et pitoyables ! L'important, toutefois, n'est évidemment pas là, puisqu'il ne s'agit que d'une minorité. La révolte sourde dans le cœur de nos étudiants les plus brillants, tout comme dans l'âme de plus d'un professeur. Qui a déposé cette semence de la "Contestation", généralisée et vague tel un malaise,

2. Sur la méthode ici préconisée, nous renvoyons le lecteur d'abord à l'article de M. André Paré dans *l'Enseignement*: "Qui est Carl Rogers ?", 15 septembre, 1968, p. 13-16; le début en est de la pire encre qui se puisse écrire, malheureusement. — L'unanimité est loin d'être faite autour de la méthode rogorienne. On sait assez le remous que provoqua le passage du psychothérapeute à Paris en 1966. Le lecteur pourra lire avec grand profit les deux beaux articles consacrés à Rogers dans les *Études* de janvier et de février 1967 par André de Peretti (paragraphe 23 à 28 et 147 à 165).

dans nos étudiants<sup>3</sup> ? Quelle image se font-ils des adultes et quelle figure les adultes ont-ils à leur présenter qui soit si attrayante qu'elle puisse les attirer et les combler ? Là est tout le problème. Un vent de révolte souffle sur le monde étudiant. Qui en est l'auteur et quelle en est la cause ? Aurions-nous mis trop de temps à comprendre, à rénover nos institutions et à contester notre milieu social ? Ou entendons-nous ici passer le jugement inéluctable sur un contexte sociologique périmé ? Combien d'étudiants abandonnent nos CEGEP ? D'aucuns, plus nombreux qu'on ose le dire, n'auraient jamais dû y être admis. Mais ceux qui avaient les aptitudes requises pour y demeurer, où vont-ils et pourquoi nous quittent-ils ? Un étudiant dans ce cas confessait hier encore : "ils n'ont rien à m'apprendre". Plusieurs professeurs réagissent fortement à cette remarque. Mais si l'on s'interroge sur son sens vrai et profond, peut-être en perdrait-on cœur ! Par ailleurs, combien de nos étudiants sont assurés de trouver du travail au sortir de nos CEGEP ? Que s'ils n'en trouvent point, à quoi devons-nous logiquement nous attendre ? Des spécialistes autorisés nous redisent l'urgence d'augmenter l'effectif du "Professionnel", trop peu équipé et fréquenté (soulignons ici l'absence totale d'une politique de complémentarité entre les CEGEP pour ce qui a trait au Professionnel). Des journalistes leur répondent qu'ils en sont, mais que le marché du travail est saturé et que les débouchés adéquats n'existent pas. Qui dit vrai ? Où se cache, en fin de compte, le vice de notre société ? Car, pourquoi nous leurrer plus longtemps ? c'est cette dernière réalité qui est, en dernière analyse, contestée. Voilà les problèmes, combien graves, est-il besoin de le répéter ? que ne peut pas ne pas se poser celui qui, mieux que les administrateurs et les fonctionnaires, connaît ses étudiants : le professeur.

Baudet de la fable, pris entre l'Administration, le syndicat et les étudiants, souvent submergé dans un système qui s'affole, un système encore sans visage ni âme, où donnera-t-il de la tête ? Plus encore que sur celui des étudiants, c'est sur le dos du professeur que se fait la réforme scolaire. Tel professeur à temps plein gagne \$7,200.00; on lui assure qu'un de ses confrères du Secondaire V peut se faire jusqu'à \$8,400.00. Ce professeur de CEGEP évalue son salaire hebdomadaire à \$140.00 : mieux vaudrait être électricien ou plombier diplômés !... À quoi bon poursuivre !

Quoi qu'il en soit, la rentrée de 1968, dans trop d'institutions, aura été l'occasion de scènes, sinon absurdes, du moins loufoques. Le grand public, les parents, les contribuables ont le droit d'en savoir la cause et d'en connaître les responsables. Jamais plus pareille confusion ne doit se répéter. La chose a coûté un bon mois de travail sérieux à nos étudiants.

## Conclusion

Avons-nous vraiment une philosophie de l'éducation ? Savons-nous ce que nous voulons, où nous allons, ce

3. Qu'on veuille bien se rappeler le mot si cruel d'Anna Franck à ses parents qui lui reprochent d'être tapageuse : ce n'est pas notre faute si nous sommes en guerre; qui a voulu, déclenché cette horreur que nous, les enfants, payons de notre jeunesse et de notre vie, sinon ceux qui nous ont précédés, — vous, les adultes ?

dont nous avons pour l'heure le besoin le plus urgent ? Tout se trouve dans le *Rapport Parent*, nous répète-t-on. Nous le voulons bien. Mais, jetant un coup d'œil sur le *Rochdale College* de l'Université de Toronto, relisant *Living and Learning*<sup>4</sup> ou *The Academic Revolution*, le Québécois de 1968 ne pourra manquer de s'interroger. Le présent article, d'ailleurs, n'a jamais prétendu être autre chose qu'une interrogation humaine de la situation, au sens sartrien, de nos CEGEP. Avions-nous les moyens de déclencher l'Opération CEGEP ? Sommes-nous allés trop loin trop vite, cédant selon notre habitude à la démagogie, ou à la mégalomanie, ou au chantage électoral qui à l'heure actuelle reprend ses refrains ? Ou aurions-nous mal compris ou appliqué le *Rapport Parent*, faute d'hommes compétents ?

Sommes-nous assez sensibilisés à la révolution culturelle qui a ébranlé le XXe siècle et aux écoutes des pédagogies nouvelles dont tout autour de nous l'on fait l'essai ? Si, par exemple, les postulats d'un Marshall McLuhan contenaient de ces vérités qui, pour être trop bruyantes et paradoxales, font grimacer des dents à plus d'un, ne faudrait-il pas en tenir compte dans une vision renouvelée et rejeunie de l'éducation ? La révolte étudiante, voire professorale, gronde à nos portes. Inutile bien sûr de dramatiser. Mais bien sot qui se boucherait les oreilles pour ne l'entendre pas !

## III. Octobre 1968 : l'Opération Contestation

Les deux développements qui précèdent étaient déjà rédigés lorsqu'au CEGEP LIONEL-GROULX, mardi le 8 octobre, fut déclenchée à son tour par les étudiants l'Opération Contestation, qui devait être la réponse logique et inévitable aux deux premières Opérations décrites plus haut. L'auteur de ces lignes n'a pas jugé nécessaire de modifier un iota de son texte, tant l'analyse de la situation qui y est faite laissait prévoir les pénibles événements de l'Occupation que nous connaissons.

Pourquoi l'Occupation ? La première réaction de l'Autorité et du grand public en aura été une de blâme et de condamnation. La presse, emboîtant le pas, ridiculise à l'occasion ces petits messieurs qui prétendent tout gérer dans notre État et imposer leurs volontés. Que nos étudiants commencent humblement par s'asseoir, se cultiver, acquièrent les connaissances et l'expérience voulues; après quoi, ils pourront venir traiter avec leurs aînés. D'instinct, on redoute la spontanéité aveugle et la prétention arrogante chez nous jeunes, déjà par trop émancipés, et qui hélas ! trop souvent donnent prise à ces accusations. Si nos adolescents prennent la situation en mains, s'ils doivent devenir les arbitres absolus de la société contemporaine, c'est l'anarchie que l'on érige en principe. À peine prononcé, ce mot d'ANARCHIE réveille dans le cœur du Québécois la pire des réprobations et ne peut évoquer que l'image de désordres extrêmes : renversement de l'ordre et de la hiérarchie; la mise entre parenthèses de l'adulte, du savoir sapientiel et de la sagesse traditionnelle; l'insécurité totale, car à un chacun sera désormais reconnu

4. *Living and Learning*, Ontario Department of Education Publications Office, 1966, 224 p.

le droit de tout contester, de tout bouleverser et de tout saper à la moindre contrariété ! Il est cependant trop aisé d'avoir recours à la caricature pour qu'on se le permette.

Est-ce bien là la psychologie de nos étudiants ? est-ce bien ce qu'ils veulent ? oui, pour certains d'entre eux, ou opportunistes "contesteurs" (qu'on nous passe le néologisme), ou profiteurs désinvoltes, ou proies trop faciles de très habiles manœuvriers qui manient si bien la technique des séances syndicales qu'ils en arrivent toujours à leurs fins par le tripotage et l'usure de leur auditoire. Mais, tel n'est pas le cas des plus éclairés et des mieux intentionnés de nos adolescents. Cela, qui pourra jamais nous le faire croire ? pas plus d'ailleurs qu'on nous persuadera qu'il n'y a pas au sommet concertation secrète pour manipuler nos étudiants. Des mots d'ordre émanent de haut, et peut-être de loin : toute la question est de savoir qui donne ces directives. Quoi qu'il en puisse être, le sérieux de nombreux étudiants, la force et la validité de leurs griefs et de leurs revendications, le courage dont ils font preuve méritent qu'on leur accorde, sinon notre appui moral et notre admiration, du moins notre respect et toute notre attention.

Que réclament-ils, somme toute ? Qu'on veuille bien peser leurs demandes : l'application rapide et décidée des réformes pédagogiques, la réorganisation et la revalorisation du secteur professionnel, l'assurance qu'il y aura demain des débouchés pour les étudiants soit à l'université soit sur le marché du travail, une participation plus intense et des étudiants et du corps professoral à l'Administration, une cogestion aux mécanismes mieux définis et plus souples. La vraie contestation porte sur la refonte de notre économie et son contrôle par les Québécois, sur la socia-

lisation plus radicale de notre société et de notre politique. Là, et là seulement, est le véritable enjeu de l'*Opération Occupation*, déclenchée par nos étudiants. On peut ou non être d'accord sur les différents points soulevés ici, mais qui irait en nier la gravité et l'importance ? Or, le seul et dernier moyen efficace, qui restait à la disposition des étudiants pour obtenir gain de cause se trouvait dans l'occupation. Le fait, spectaculaire, brutal, mais décisif, pouvait seul assurer qu'enfin on les entendrait et serait contraint de se pencher sur leurs problèmes. Il faut parfois, semble-t-il, passer par une certaine violence pour déboucher sur la justice. Certes, un durcissement et une réaction vers l'ordre est à prévoir de la part de l'autorité qui probablement ne consentira à négocier que lorsque tout sera rentré dans l'ordre. Qu'importe ! on ne pourra plus se comporter après comme avant l'*Opération Contestation*, — du moins nous l'espérons, espoirs que nous partageons sans réticences avec nos étudiants.

Plusieurs de nos collégiens désirent rentrer dans l'ordre et reprendre les cours, n'employer que les voies de la plus sûre et de la plus stricte légalité dans leurs revendications : ce phénomène aussi il faut l'enregistrer. Mais l'action la plus regrettable à laquelle on pourrait procéder serait de tenter de briser à tout prix les autres, les plus dynamiques peut-être, et qui auront joué le tout. On se retrouverait alors avec une jeunesse rangée et soumise il est vrai, mais humiliée et qui aurait abdiqué. Le Québec a connu trop de défaites et d'échecs pour se permettre le luxe de brimer une jeunesse dont la conviction et l'engagement ne sont sûrement pas la moindre qualité <sup>5</sup>.

5. Inutile d'ajouter que l'A. de ce texte se déclare solidaire des positions adoptées par le corps professoral du CEGEP LIONEL-GROULX à l'occasion des événements de la mi-octobre.

# L'Adolescence

Claire CAMPBELL

LA REMARQUE SUIVANTE a paru récemment dans une revue américaine : "l'adolescence pour nous est une guerre civile avec nos parents. Si rien de véritablement tragique ne se produit c'est que nous parvenons à l'âge adulte juste à temps". Comme il y a dans cette remarque matière à réfléchir !

De nombreux ouvrages sur l'adolescence, plus scientifiques les uns que les autres, ornent les rayons des librairies et des bibliothèques. Je m'aventure à affirmer que très peu de parents s'y réfèrent. "C'est trop long et trop difficile", "Ils nous confondent", "C'est trop technique", "C'est pour les éducateurs et les chercheurs", disent-ils. Ce qui suit n'est pas du tout scientifique. C'est une esquisse préparée par une mère de famille qui a la témérité ou l'illusion de croire que son expérience pourra aider. Tant de possibilités de joie, de bonheur et d'enrichissement s'envolent parce que les parents ne comprennent pas l'adolescence ! Si ce doit être le temps de la libération progressive de nos

enfants, ce doit être aussi un temps d'approfondissement de nos relations avec eux. Les liens s'y nouent davantage ou s'y brisent lentement, cela dépend de nous, les parents.

## La première adolescence

Durant l'enfance de leurs enfants, les parents étaient constamment sur les planches, à l'avant-scène. À l'adolescence, ils entrent dans les coulisses mais leur rôle n'en est pas du tout diminué. À cet âge, éducateurs, amis et groupes jouent un rôle décisif. C'est le temps des grandes amitiés et des relations de substitution ; les amis et les héros changent tour à tour. Que de désarroi parce que nous croyons ne plus les posséder ! Il ne faut pas nous affliger parce que nous semblons être mis au deuxième plan. Nous ne le sommes pas effectivement. Constatation amusante : notre plus grand rival durant la première période de l'adolescence est le téléphone ! C'est par cet appareil merveilleux que l'adolescent s'évade facilement du

foyer. Des scènes désagréables peuvent être évitées si les parents comprennent ce que représente cette invention pour leur adolescent.

Une cantate de Bach et une chanson des Beatles se situent aux deux extrêmes. Tout oscille ainsi dans la vie de l'adolescent: de la dépression à l'euphorie, de la confiance au désespoir, du doute à la certitude, de la passivité à l'ardeur, de l'égoïsme à l'héroïsme, de la peur à la hardiesse, du grand silence au dévouement verbal, du mutisme aux déclarations péremptives. Un moment tout son monde va s'effondrer; à l'autre, il possède ce monde dans sa main. Adolescence est-il synonyme d'ambivalence? L'instabilité lui est tout à fait normale. Non seulement il y a chez elle un déséquilibre physiologique mais des bouleversements aux plans émotionnel et psychologique. Bref, une transformation totale de l'être. "Phénomène d'ensemble", écrivent les psychologues.

Si l'on ne veut pas que cette longue période de l'adolescence devienne pour le jeune (et sa famille) un état de frustration permanente, il faut absolument que les parents comprennent l'adolescence, au départ. Cela ne doit pas leur être présenté comme un épouvantail; au contraire, avec une bonne dose de gros bon sens et beaucoup d'amour, mais pas un amour possessif. L'adolescence peut alors représenter pour les parents une expérience unique, malgré les doutes, les dilemmes et les conflits. Il s'y présente de grandes joies, des surprises agréables, des moments doux et tendres, des périodes de détente, des discussions animées et enrichissantes. Que de belles choses et que de beaux souvenirs demeurent cachés dans l'intimité des foyers! On n'en publie que les petites guerres civiles. C'est dommage!

Durant l'adolescence, c'est la douce fermeté qui doit régner au premier plan. Ensuite, l'accueil. Et les deux, dans une constante unité d'action. En toutes circonstances, les mots d'ordre doivent être "essayer de comprendre" et "du calme" (c'est parfois difficile de garder son équilibre quand il faut se calmer soi-même).

Chose curieuse: on ne semble pas se souvenir des tempêtes de sa propre adolescence; c'est devenu touffu. Et si, par malheur, l'on s'aventure à dire "de mon temps", cela ne représente-t-il pas seulement des souvenirs ou même des rêves? Ce n'est rien de nouveau, ce conflit entre générations. Il existait dans "notre temps" aussi. Parce que l'adolescence durait moins longtemps et que la vie était plus stable, il y avait moins de problèmes, n'est-ce pas? Et il n'y avait pas les "media" pour en exagérer les proportions. Aujourd'hui, tout ce qui ne va pas, on l'explique par le *generation gap*, ça en devient absurde! Certes, il peut exister de l'hostilité entre les générations, mais quand on a réussi à se comprendre, le respect mutuel remplace l'hostilité. Je me demande souvent si nous ne devons pas envier nos adolescents et leur génération. Ils sont tellement plus francs que nous l'étions! Ils peuvent exprimer si librement (tout en dramatisant un tout petit peu!) ce que trop souvent nous refoulions. Et, avouons-le, nous n'aimons pas toujours entendre ce qu'ils nous disent.

Si le fossé entre parents et adolescents s'élargit, n'est-ce pas dû souvent à l'inhabileté ou à l'insouciance des parents à comprendre le monde moderne et le monde des adolescents avec ses besoins, ses inquiétudes, ses rêves, son idéal? Il ne faut pas oublier non plus le décalage entre parents et adolescents; il devient de plus en plus grand dans ce monde industriel qui change à un rythme vertigineux. Si la famille est un vase fermé, si elle ne s'efforce pas de développer une ouverture confiante au monde, de gigantesques problèmes peuvent naître. C'est la guerre ou c'est la démission. Les conséquences à toutes les deux engendrent des situations pénibles avec des résultats souvent irréparables. J'aimerais souligner qu'il peut être aussi néfaste de n'être qu'amusé par la conduite pseudo-adulte de son adolescent et de prendre "le mors aux dents". Il faut donc marcher avec son adolescent en l'écoutant respectueusement et essayant toujours de le comprendre. Pour apprendre, il faut écouter, n'est-ce pas?

Trouver le sens profond des difficultés de notre adolescent? Les psychologues ici nous confondent souvent dans leurs volumineux et savants ouvrages. Tant de termes compliqués! Essayons de voir ce qui se passe et d'en faire une synthèse. Les grands changements du corps, de la sensibilité, de l'intelligence et de l'esprit qui surviennent à l'adolescence ne se font pas simultanément. Le cheminement vers la maturité intellectuelle ne se fait pas au même rythme que celui vers la maturité psychique. Il en est de même pour la maturité biologique: elle ne garantit pas que la maturité psychique est acquise. Il faut comprendre que l'agressivité de l'adolescent contre sa famille, son milieu, etc., est souvent un moyen de défense. Il suspecte l'autorité de vouloir l'empêcher de devenir adulte. "Je suis assez grand pour savoir ce que je fais"! Jamais cependant il ne sera aussi influençable. Il a encore besoin de l'autorité et il la désire. Comme les parents se sentent souvent fragiles devant ses déchaînements de toutes nuances. (Dans "notre temps" il n'y avait pas de déchaînements — ce n'était pas respectueux!) Et que penser de son narcissisme? Comment l'interpréter? Cela nous inquiète. Mais si nous savions que cela passera, et que le contraire nous éblouira plus tard. Il a tendance à tout dramatiser ou à interpréter des situations fort maladroitement. Mais nous aussi nous sommes maladroits. Et c'est souvent notre maladresse et notre manque de compréhension qui sont la cause de sa révolte. Et les bouillonnements, les pulsions, les moments de tumulte apportés par le facteur sexuel? Les parents les devinent bien. Ce facteur sexuel est intégré à tout ce que je viens de décrire. La sexualité fait partie de tout l'être, elle n'est pas une force indépendante. Elle conditionne l'expression de la personnalité, et, pour atteindre la maturité, il faut avoir pleinement accepté sa sexualité. Il faut donc comprendre la dimension interpersonnelle de la sexualité que découvre l'adolescent. Les grandes amitiés sont de son âge (pas toujours avec un adolescent du même âge) ou la vénération pour un professeur ou l'attachement au moniteur du groupe. Mais ce n'est que transitoire. Je ne m'arrête pas à "la situation œdipienne" ou au "complexe de castration" ou à la relation horizontale ou à "la charge sexuelle", etc. etc. J'affirme

simplement que c'est dans le climat de simplicité de la vie de famille où le véritable amour vit et se sent que l'adolescent est le plus sûrement éduqué. Ceci se fait presque inconsciemment. Vers la fin de l'adolescence, le jeune, presque un adulte, dira avec une simplicité désarmante: "Les relations sexuelles représentent le summum de l'amour humain." Et à voir vivre ses parents, il aura senti que l'amour véritable n'est pas seulement présence, plaisirs et chaleur.

L'adolescence est incontestablement une période de grande agitation et il n'y a point de *air raid shelters* où les parents peuvent se mettre à l'abri des sautes d'humeur, des périodes de cafard, des attitudes fantasques, des idées farfelues, des réactions excessives, des façons désinvoltes, de la critique déchaînée. Ils doivent y faire face avec une inébranlable égalité d'humeur. Ce n'est pas facile ! Il faut parfois presque de l'héroïsme. Cependant il ne faut pas se décourager. Il y a des moments de calme où tout reprend l'aspect d'un cheminement normal. Évidemment, il y aura d'autres étapes à franchir. La mutation à l'adolescence passe par de nombreuses étapes.

### La deuxième adolescence

La première adolescence (elle correspond au niveau secondaire) est sans doute la plus difficile et pour l'adolescent et pour ses parents. À la deuxième, il faut encore non seulement une grande compréhension mais aussi un doigté tout à fait particulier. Que de situations pénibles seraient évitées si l'on comprenait ! Malheureusement, trop souvent, l'on devient intolérant et raide, ou, pour acheter la paix, on ferme les yeux. L'adolescent à cet âge sent très bien que parfois ses parents sont vulnérables. Inconsciemment, nous essayons de le leur cacher et nous commettons des gaffes, lesquelles engendrent des polémiques tout à fait stériles. Que de gaucheries parce que nous nous attardons à des niaiseries ! Les moments fébriles naîtraient moins souvent si nous étions plus prudents et moins orgueilleux.

Les fluctuations durant cette deuxième phase sont moins rapides et moins violentes. L'adolescent sent qu'il y a moins d'obstacles sur la route vers son indépendance. J'ai parlé plus haut de narcissisme. Cette grande préoccupation de sa personne dorénavant va diminuer. On verra l'adolescent accéder à un don total de lui-même, mais presque toujours en dehors du foyer. Parfois, ses moments de générosité se manifesteront à la maison et ce sera alors un baume pour les parents. Évidemment, il y aura encore bien des situations de "choc". J'en souligne trois.

L'adolescent n'a pas le sens de la réalité parce qu'il n'a pas l'expérience. Les parents, eux, connaissent le réel. Par suite, que de discussions sans fin et sans solution ! C'est à vivre que le jeune apprendra le sens de la réalité. Deuxièmement, il a développé sa puissance de penser, il devient capable d'argumenter et de raisonner. Très souvent, il prendra plaisir à tourmenter ainsi ses parents. S'ils pouvaient avoir le bon sens de demeurer des auditeurs attentifs au lieu de se laisser prendre au piège ! Si on me permet une comparaison, à ce moment de la croissance, les parents servent à l'adolescent de pelote à épingles. Le jeune essaie

toutes ses nouvelles idées, toutes ses théories plus ou moins rationnelles sur cette pelote toujours à sa portée. Il pique sans scrupule et sans contrôle. Plus tard, il en rira bien, avec, je crois un peu de regret; cela dépendra de sa sensibilité. Quant à nous, rassurons-nous: la douleur des piqûres disparaîtra comme par enchantement. Troisièmement, les parents et l'adolescent ne s'entendent pas du tout sur les valeurs traditionnelles. Les opinions qu'il émet libéralement et toujours péremptoirement nous scandalisent au plus haut degré. Nous en devenons tout troublés. Chavirés serait peut-être plus juste. Que n'avons-nous développé notre sens de l'humour ! Que n'avons-nous appris à savoir quand poser la question de fond qui, comme par magie, mettra fin à ces monologues didactiques !

Les surprises seront nombreuses vers la fin de l'adolescence. Je n'en mentionne qu'une. Ce qui avait été au début de l'adolescence une affirmation grandiloquente aura germé et, vers la fin de l'adolescence, sera devenu une pensée profonde émise tout simplement. Au beau milieu de la turbulence de l'adolescence se produit une gestation dans le domaine des idées et les surprises abondent à l'orée de l'âge adulte. Il est très amusant de voir même un peu de "traditionnel" ressusciter.

### Le foyer authentique

Pour son évolution normale, l'adolescent a besoin d'un foyer authentique où règnent l'équilibre, le calme, la tendresse, la sérénité et la compréhension mutuelle. C'est son oasis. C'est là qu'il renouvelle constamment ses forces et sa confiance. C'est là que les joies grandissent et que les peines diminuent parce qu'elles sont partagées. Il y apprend aussi à vivre, tout comme durant la deuxième partie de son enfance. L'influence du foyer sur le jeune est alors beaucoup plus profonde. Il faut ici se rappeler que ce qui compte n'est pas ce que les parents font pour lui, mais plutôt ce qu'ils lui donnent spirituellement et affectivement. Que de sentiments de futilité, d'ennui, de non-confiance et d'isolement disparaîtraient chez nos jeunes si le foyer jouait ce rôle ! La qualité de vie d'un être prend sa source dans un foyer enrichissant. Nul doute sur cela car un foyer authentique projette de la lumière, de la chaleur.

On n'insistera jamais trop sur l'exemple des parents, sur l'image d'eux-mêmes qu'ils édifient dans l'esprit de leurs adolescents. Si nous changeons la moindre de nos habitudes, ils en prennent note. Voici une petite histoire vécue à laquelle on pourra rattacher très facilement une gamme infinie d'interprétations. Le populaire Pierre Berton (écrivain bien connu de la radio et de la TV) et sa femme Janet sont des gourmets réputés. Lors du Centenaire, ils publièrent un volume intitulé *The Centennial Food Guide*. Ils racontent dans l'introduction, qu'en une fin de semaine ils laissèrent au foyer leurs cinq jeunes enfants avec leurs deux adolescentes de quinze et dix-sept ans. Le dimanche, la bande se rendit chez des amis, à plusieurs milles de chez-eux. Ils apportèrent pour le pique-nique des poulets rôtis. À leur retour à la maison, tard le dimanche soir, les Berton aperçurent sur le poêle à bois la grosse marmite dans laquelle mijotait une soupe au poulet. Un arôme

délicieux s'en dégageait. Les jeunes adolescentes, à la grande surprise de leurs hôtes, avaient recueilli et conservé tous les os et, rentrées au foyer, avaient fait exactement ce qu'elles avaient vu leurs parents faire pendant des années !

Nos adolescents nous imitent, et ceci inconsciemment. La conséquence est que l'exemple que nous leur donnons doit être positif. J'essaierai d'approfondir, à ma façon personnelle, dans le prochain numéro, le rôle que peut jouer le foyer dans la vie d'un adolescent. Si cela était bien compris, de nombreux problèmes sociaux, il me semble, diminueraient sensiblement et le nombre d'adolescents heureux, optimistes, cultivés et dynamiques augmenterait sensiblement aussi. Les psychologues nous disent que par profession ils doivent se préoccuper du développement de toutes les ressources humaines. Une vie de famille

constructive où chacun a la possibilité de se découvrir et de se préparer à une vie pleine, n'est-elle pas une contribution extraordinaire au développement des ressources humaines d'un pays ? "Une vie pleine": Carl R. Rogers écrit à ce propos:

Le processus de la vie pleine n'est pas, j'en suis convaincu, un genre de vie qui convienne aux pusillanimes. Il implique le développement de toutes les possibilités de l'être. Il implique le courage d'exister. Il signifie qu'on se jette en plein courant de la vie. Et cependant ce qu'il y a de profondément passionnant chez les humains est que lorsque l'individu devient libre, c'est cette vie épanouissante qu'il choisit comme processus de devenir.

Durant l'adolescence de leurs enfants, les parents peuvent goûter cette vie épanouissante et, par une force mystérieuse, la transmettre à leurs futurs adultes. C'est une expérience unique !

## Conférence internationale de chrétiens et de Juifs

(Toronto, 2-7 septembre 1968)

NOTRE ÉPOQUE se veut violente, la critique y est reine, impitoyable, sans nuance, prompt à relever les déficiences, passant sous silence le côté positif, constructif de ce qui a été entrepris.

La récente conférence de Toronto, organisée sous les auspices conjointes du "Conseil canadien de Chrétiens et Juifs" et de la *National Conference of Christians and Jews* de New-York, avec la participation de plusieurs autres organismes tant chrétiens que juifs, n'a pas échappé à cette critique que plusieurs journaux à grand tirage ont reproduite, à la suite de reproches adressés par deux ou trois participants qui dénoncèrent, à la séance de clôture, l'absence des jeunes et celle des pauvres en ce congrès dont le thème était : "Les obstacles à la communication, et les moyens à prendre pour en venir à bout."

Il y a là, me semble-t-il, une grande injustice et je voudrais présenter l'autre aspect du congrès, donner un aperçu de ce qu'on se proposait et de ce qui a pu être réalisé dans un domaine immense et encore peu exploré.

Il avait été clairement exposé aux participants dès le printemps dernier

dans une lettre, signée par MM. Roland de Corneille et Bernard E. Olson, accompagnant le programme détaillé du congrès. Le but général, y était-il dit, se ramène à deux points :

- a) la relation entre chrétiens et Juifs (le problème de la communication entre deux groupes religieux);
- b) Juifs et chrétiens face aux problèmes de la société contemporaine. L'on faisait état de la grave crise de communication qui de nos jours vicie les rapports entre chrétiens et Juifs.

C'est à préciser les données de ce problème et à y trouver des solutions que la conférence devait se consacrer. À cet effet des groupes de travail avaient été prévus où des spécialistes dans le domaine des rapports judéo-chrétiens et des experts dans le vaste champ des communications se rencontreraient pour une réflexion commune et des suggestions en vue de mesures concrètes.

### Méthodes de travail

Sept groupes de travail sur : la personne et la communication, l'éducation,

media et arts, groupes ethniques et valeurs distinctes, dialogue interreligieux (définition du dialogue et obstacles majeurs au dialogue juif-chrétien), différences religieuses et préjugés, économie et politique.

Le problème du dialogue entre personnes et entre groupes, on le voit, se trouvait abordé en toute son ampleur, sa complexité et ses composantes psychologiques, ainsi que celui de l'influence de l'éducation et de l'information par les media dans l'entretien des préjugés et images caricaturales et leur éradication.

Les organisateurs de la conférence ne s'attendaient évidemment pas à un résultat immédiatement palpable, ni à l'élaboration, au cours de la session, d'un plan d'action concertée. Ce qu'ils voulaient, c'était d'alerter l'opinion, d'alerter surtout les éducateurs et les responsables des media, de les rendre sensibles au problème, d'obtenir la collaboration d'experts capables d'enrichir la réflexion commune.

La rencontre ayant lieu entre chrétiens et Juifs dans le contexte de l'Amérique du Nord, la proportion relative des uns et des autres avait été arrêtée à un tiers de catholiques, un tiers de

protestants et anglicans et un tiers de Juifs. Une moitié environ des participants devait venir du Canada, l'autre moitié serait composée en large majorité de représentants des États-Unis, le reste venant de pays d'Europe et d'Israël.

Si la question des rapports juifs-chrétiens polarisait la réflexion, les problèmes auxquels sont confrontés les uns et les autres devaient conduire à convier également des représentants des communautés ethniques minoritaires : Noirs et Indiens.

### Conférences

Selon les méthodes actuelles des congrès de ce genre, les conférences avaient été réduites au minimum, trois en quatre jours : celle du Rev. James Parkes, le premier soir, situait les rapports judéo-chrétiens dans le contexte d'un œcuménisme élargi aux dimensions du monde. Vétéran de l'histoire de ces rapports, "scholar" de réputation internationale, venu exprès d'Angleterre, il symbolisait la volonté des chrétiens de reviser leurs positions séculaires à l'endroit du peuple juif, et de les établir dans la justice et le respect. La seconde conférence, par le Professeur Werblowski de l'Université hébraïque de Jérusalem, présenta le drame du peuple juif exposé, vingt ans après l'holocauste nazi, à la menace d'un nouvel holocauste, en face de l'incompréhension de tant de chrétiens. M. James Farmer en sa conférence interpréta avec éloquence le drame des Noirs d'Amérique; il apportait au congrès la voix des minorités ethniques de couleur et réclamait justice pour elles aussi.

### Bilan positif

Le premier et sans doute le plus précieux des avantages de la conférence de Toronto fut, pour des chrétiens et des Juifs d'appartenance et d'occupation fort diverses, la possibilité de se rencontrer, de réfléchir ensemble et de travailler quatre jours durant, échangeant dans la sincérité leurs points de vue et leurs expériences.

De tels contacts entre gens de groupes différents sont rares, leurs rapports se bornant d'ordinaire aux affaires. Il fallait ici envisager ensemble les problèmes de l'homme en tant que tel, les facteurs qui affectent sa psychologie, son comportement, s'exprimer en toute franchise dans un climat de confiance mutuelle; cette expérience fut pour beaucoup neuve et stimulante.

J'ai vu dans ma section, celle du dialogue religieux, combien les points de vue différaient selon le lieu d'origine, la religion, l'occupation, le cheminement personnel dans l'existence. Des protestants ont découvert en profondeur une sensibilité juive frémissante qu'ils soupçonnaient à peine, relativement au génocide nazi et à la menace qui pèse encore sur Israël. Un rabbin d'Allemagne constatait que son expérience sur plusieurs points était fort différente de celle des Juifs des États-Unis, un pasteur luthérien du Danemark apportait une réflexion "sui generis", tandis que le contraste entre un professeur israélien et un rabbin fort connu, émigré au Canada au cours de la persécution hitlérienne, faisait toucher du doigt aux chrétiens présents la complexité du Judaïsme, la tension Israël-Diaspora, l'amour chez tous de la Terre et de la Tradition, dans des climats spécifiques qui en modifient considérablement les harmoniques.

Les travaux des commissions, condensés en de brèves analyses suivies de suggestions en vue d'une stratégie d'action, forment un dossier assez volumineux que l'on remit aux congressistes à la séance de clôture. Il y a là matière à réflexion prolongée et, espérons-le, un programme pour répondre à un certain nombre de desiderata.

### Souhaits

La clôture de la conférence ayant été avancée pour des motifs de dernière heure, les congressistes ne purent avoir une vue d'ensemble du travail accompli, et chacun ne connut vraiment que le travail de sa section; on peut le regretter, d'autant que pareille vue d'ensemble eût probablement nuancé certaines appréciations à l'emporte-pièce.

L'ampleur du sujet abordé et sa complexité ont fait souhaiter que des groupes restreints, en d'autres rencontres, abordent séparément des aspects de ce problème majeur de notre époque, celui de la communication. Et pour certaines d'entre elles, pourquoi n'auraient-elles pas lieu à Montréal, en langue française, avec la participation de pays francophones ?

Je voudrais souligner en terminant l'admirable esprit de service de l'équipe qui organisa la conférence et en assura la bonne marche. On parle beaucoup aujourd'hui de "service", il est rare toutefois qu'on ait le spectacle de gens en des situations aussi importantes et chargés de lourdes responsabilités, se donnant avec autant de dévouement, d'abnégation, aux plus humbles tâches de l'accueil, essayant d'entrer dans la pensée de chacun, acceptant avec le sourire les réactions parfois acerbes, désireux de faire de tout leur profit, dans la poursuite de leur tâche au service de la fraternité humaine. Cela valait d'être relevé comme un élément majeur d'une conférence qui poursuivait l'amélioration des relations des hommes entre eux.

Sœur MARIE-NOËLLE,  
Notre-Dame de Sion.

*Centre Mi-ca-el, Montréal.  
Dialogue Judéo-chrétien.*

## Provost

Réparations d'automobiles  
de toutes marques

Débossage

Soudure électrique — Peinture

Équilibrage des roues

Pièces et accessoires

**PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée**  
8305, boul. St-Laurent 387-7133

# Dieu, l'Eglise et le couple

**I**L ÉTAIT UN COUPLE, sorti jeune et beau des mains de Dieu. Ils s'appelaient Adam et Ève.

Survint le drame : prêtant l'oreille aux propos du Tentateur, ils détournèrent leur cœur des consignes de Dieu et finirent par s'établir eux-mêmes juges absolus du bien et du mal, en leur âme et conscience... car c'est ainsi, en dernière analyse, qu'il faut comprendre l'allégorie de l'arbre de la science du bien et du mal planté au milieu du Paradis Terrestre<sup>1</sup>. Désormais l'homme et la femme porteront les conséquences de ce péché originel : il leur faudra peiner au travail, souffrir et mourir.

Mais, infiniment bon et miséricordieux, Dieu, en son Fils, leur accorda son pardon. Et lorsque le Fils vint porter le Salut, Il consacra l'amnistie en sanctifiant l'union du couple par un sacrement dont le mystère figure l'amour du Christ pour son Église.

L'amitié, étant revenue, a survécu, à travers les siècles, à tant d'infidélités au plan de Dieu, à tant de faiblesses et d'égarements, suivis de regrets sincères et de retours humbles et courageux ! L'Église chante toujours la grandeur du mariage chrétien...

Mais l'amitié serait-elle, une nouvelle fois, en danger de sombrer ? Est-il question pour le couple d'aujourd'hui de rééditer la faute d'Adam et Ève ? Veut-on, à nouveau, s'établir en son âme et conscience juge et arbitre exclusif de ce qui est bien et de ce qui est mal ? Et cela alors que le Pasteur qui a la charge suprême du Peuple de Dieu, et qui a la mission unique de "confirmer ses frères", vient de rappeler officiellement "en vertu du mandat à lui confié par le Christ" ce que la loi de Dieu — et non celle de l'Église — autorise dans les gestes qui peuvent transmettre la vie ?

L'enjeu est grave. "Si vous m'aimez, dit le Seigneur, vous garderez mes commandements." (Jean, XIV, 15). Ce qui peut se lire : "Si vous n'observez

pas mes commandements — si, du moins, vous n'essayez pas, ou si vous ne voulez pas les observer — ne venez pas me dire que vous m'aimez."

Bien sûr, en dernière instance, c'est la conscience de chacun qui répond de chaque acte posé. Il est vrai aussi que la conscience, pour être juste, doit se mesurer sur la loi objective de Dieu. Comme l'écrivait au Pape le cardinal GARRONE, au lendemain de la parution de l'encyclique HUMANAE VITAE : "Le bien que l'on doit chercher et vouloir se confond finalement avec la volonté de Dieu, et nous avons de cette volonté des indices objectifs nécessaires. Faute de quoi c'est l'aventure."

Or, justement, l'un de ces indices objectifs nécessaires est l'enseignement du magistère de l'Église, comme celui du Pape dans HUMANAE VITAE. On comprend que le cardinal ROY, dans ses commentaires sur le document papal, ait pu écrire :

Il est bien clair que, dans la pensée du Concile, la conscience des époux chrétiens doit accepter d'être éclairée par le magistère, c'est-à-dire par l'autorité de l'Église qui parle pour interpréter la loi de Dieu. Nous entendons précisément dans cette encyclique le magistère qui, devant certains doutes et certaines hésitations, nous dit clairement ce qui est conforme et ce qui est contraire à la loi divine.

Et le cardinal de Québec donne ensuite des directives pastorales qui s'accordent merveilleusement avec celles données par le Pape lui-même :

Evitons de juger avec sévérité un effort malhabile ou un pas chancelant; gardons-nous d'autre part d'accepter comme règle de vie chrétienne ce que l'Église condamne ou d'appeler bien ce qui est mal. L'Église ne présente pas ici un idéal abstrait et pratiquement impossible à atteindre; elle nous dit comment doit vivre le plus humble des fidèles acceptant, aux prix d'efforts répétés et généreux, la loi sainte proposée à ceux qui veulent marcher à la suite du Sauveur.

"Être naturel et normal pour l'homme ne sera jamais facile, mais refuser

1. A ce propos, on lira avec grand profit l'analyse psychologique pénétrante faite par le Père Dominique Barthélemy, O.P., dans "Dieu et son Image" publié en 1963, aux éditions du Cerf, pp. 41 à 63.

l'effort, c'est refuser d'être homme." Ainsi s'exprime, au seul nom de sa science, le Dr Paul Chauchard. Ce biologiste, qui est aussi neuro-physiologiste et médecin, et qu'une imposante série d'ouvrages signale, depuis quelques années, à l'attention mondiale, n'hésite pas à affirmer que HUMANAE VITAE est la charte de la libération de l'homme. Tant il est vrai, ainsi que le dit le Pape, que "l'homme ne peut trouver le vrai bonheur, auquel il aspire de tout son être, que dans le respect des lois inscrites par Dieu dans sa nature et qu'il doit observer avec intelligence et amour".

Et la liberté dans tout cela objectera-t-on ? Disons d'abord que la liberté ne m'autorisera jamais à dire ou à penser que deux et deux font cinq. Ajoutons que l'Église a toujours invité ses enfants à faire bon usage de leur liberté en leur demandant d'accorder leurs pensées, leurs vouloirs et leurs actes, à ce qui est. Il s'agit, au fond, pour l'homme libre, d'accepter librement de se conformer au plan de Dieu sur le monde et la vie. "La vraie liberté de conscience ne consiste pas à agir à sa guise, mais à suivre la dictée d'une conscience bien formée", affirment judicieusement les évêques canadiens, dans leur récente déclaration.

Parlant du comportement souvent anti-humain de tant d'hommes, surtout dans le domaine conjugal, le Dr CHAUCHARD écrit quelque part : "Seigneur, pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils FONT, car ils ne savent pas ce qu'ils SONT." Et il affirme ailleurs que la continence ou la chasteté est le vrai nom de la sexualité cérébralisée de l'être humain.

Ce n'est pas, dit-il, une contrainte négative imposée par une dure morale à des célibataires ou des adolescents, ce n'est pas un inhumain procédé de limitation des naissances contraire pour le couple à la spontanéité de l'amour; c'est pour les célibataires comme pour les conjoints dans un contexte différent, le même effort positif pour mieux s'aimer, pour aimer, non quelque chose qu'on vous impose, mais quelque chose qu'on est bien forcé de s'imposer dès qu'on a compris que c'est indispensable au progrès de l'homme, à l'hygiène de l'amour."

Or justement, l'Eglise, MATER et MAGISTRA, est là pour aider à faire comprendre, et ainsi orienter dans le bon sens — le seul sens vraiment humain, dont Elle a le secret — la liberté de ses enfants. Le Pape parle lui-même d'une "œuvre d'éducation, de progrès et d'amour." Sans doute, cette œuvre, pour être menée à bien, demande du temps (et donc de la patience) de la compréhension et de la charité.

Cela exige aussi qu'au départ, on n'oppose pas illusoirement liberté et obéissance. Mettre joyeusement sa volonté au service du Seigneur, dans l'acceptation lucide de la vérité de son plan, n'a jamais mutilé personne ni asservi qui ce soit. La vérité libère. Ne parle-t-on pas de la sainte liberté des enfants de Dieu ? Certaines contestations, par contre, tributaires de servitudes et d'esclavages plus ou moins conscients ou avoués, égarent et desservent ceux qui croient par eux se grandir.

Tout cela, enfin, suppose qu'on ait suffisamment le sens de l'Eglise et le sens de la Foi pour accepter que le Pape puisse dire le mot qui compte, lorsqu'il le juge bon.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui revendiquent la liberté de proposer leurs idées très personnelles avec une autorité qu'ils contestent à Celui qui est le seul à avoir reçu ce charisme de Dieu. On voudrait que dans l'Eglise il soit permis à chacun de penser et de croire ce qu'il lui plaît. Par contre on ne pense pas que celui qui se consacre au service de la vérité est celui qui se soumet pleinement au Magistère de l'Eglise.

Ainsi s'exprimait Paul VI, le 30 août dernier, dans son message au 82e Katholikentag (Réunion annuelle de la hiérarchie et des fidèles de l'Eglise catholique en Allemagne).

Ne faut-il pas remercier le Saint-Père pour le service sans prix qu'il nous rend, en démasquant — de façon à la fois humble et ferme — ceux qui, quoi qu'ils disent ou pensent, se font, depuis quelque temps, l'écho de la voix qui jadis trompa Adam et Ève ?

Louis AUCOIN, ptre-curé,  
Paroisse St-Vincent-Ferrier,  
Montréal

## DÉBUT DE SAISON À LA T.V.

Émile GERVAIS, S.J.

**S**EPTEMBRE marque la reprise des émissions régulières de télévision à Radio-Canada et à Télé-Métropole. Voici à ce propos quelques réflexions inspirées par certaines d'entre elles.

### Des débutantes pleines de promesses

Il faut rappeler d'abord comment nos deux réseaux ont tenu à célébrer l'entrée dans le monde des ondes de leur saison nouvelle 1968-1969. Radio-Canada a mis beaucoup de soin et d'argent pour entourer les débuts de sa filleule d'un éclat et d'un faste inconnus jusqu'ici. Les personnalités les plus marquantes du monde des artistes et des publicistes furent conviées à une grande réception au Centre international de Radiotélévision, à Terre des Hommes, au cours de laquelle la saison débutante fut présentée à la foule nombreuse et distinguée dans un brillant décor scénique et musical. Télé-Métropole fit les choses plus simplement, jugeant peut-être qu'une mise en scène n'était pas nécessaire pour établir la popularité de sa filleule auprès d'un public grandissant et fidèle.

### Émissions éducatives et d'information

La T.V. doit viser plus haut que le divertissement. Elle a une mission d'information et d'éducation. C'est une évidence admise par tous et que nos deux réseaux reconnaissent volontiers. Le problème est de doser avec discernement les émissions éducatives dans le programme quotidien. Cette année encore, le Canal 2 leur a accordé une très large place. Nous ne parlons pas ici des cours organisés avec la collaboration des autorités compétentes; cela relève plutôt de l'enseignement que de la télévision proprement dite. Je veux signaler les nombreuses émissions d'information que CBFT offre au public : bulletins de nouvelles bien illustrés, reportages domestiques et étrangers. Nous avons salué le retour d'excellentes émissions, comme *Language vivante*, *Le Sel de la Semaine*,

*Dossiers*, *Caméra 68*. L'émission *Aujourd'hui* semble bien être la perle du groupe : variété des sujets abordés, étendue et sérieux de l'information, vie et intérêt de la présentation. Aussi quelle pénible surprise quand, au milieu de reportages et de commentaires donnant tous les signes de l'objectivité, survient tout-à-coup une présentation des faits manifestement unilatérale ! Ainsi, récemment, un commentaire sur le cas des prêtres récalcitrants de Washington. Dans l'introduction, on mettait en opposition l'intransigeance du cardinal O'Boyle et la largeur de vues de l'épiscopat canadien favorisant la liberté de conscience. En fait, le cardinal O'Boyle et nos évêques sont foncièrement d'accord. Ce que l'archevêque de Washington combat, les prélats canadiens le réprouvent expressément dans leur communiqué, c'est-à-dire des déclarations contraires à la décision du Pape *faites publiquement par des membres du clergé*. La suite de l'émission reproduisait l'interview d'un prêtre français, qui défila sans sourciller, les clichés des progressistes avancés : bombardements sur le caractère de Paul VI, critiques de son encyclique mêlant erreurs doctrinales et erreurs politiques ou diplomatiques commises par des papes, etc. Pas un mot de la prise de position fort différente adoptée par la majorité des catholiques. Étrange exemple d'objectivité !

Le Canal 10 ne néglige pas l'information et l'éducation de ses auditeurs. Ses bulletins de nouvelles sont nombreux et soignés mais donnés parfois trop rapidement. *Télé-Métro* fait chaque soir le point de l'actualité. Les téléspectateurs sont surtout heureux de la longévité de l'émission *Franco-Parler*. Elle continue de nous faire pénétrer dans la vie et le caractère de personnages de premier plan. L'heure passe vite, grâce aux questions pertinentes des deux animateurs, Claude Lapointe et Jean-Louis Gagnon, et à leur talent de mettre leurs invités à l'aise et en goût de s'exprimer. Enfin, me sera-t-il permis d'ajouter au palmarès des émissions éducatives de Télé-Métropole,

*l'École du Bonheur*, de Madame Jeanette Bertrand ? Les deux sketches de l'émission exposent d'une façon claire et vivante les deux manières, la mauvaise et la bonne, d'affronter les petits problèmes qui remplissent la vie d'un couple ou d'une famille. Un quart d'heure fort agréable, sans prétention, dont l'enseignement optimiste fait une excellente *École du bonheur*.

## Les films

Comme par le passé le cinéma occupe une large place au programme de nos deux réseaux. Les distributeurs et les salles de spectacles n'ont rien à craindre de cette concurrence. Les pellicules ont en général au moins quinze ans d'existence et on continue à nous les hacher d'annonces commerciales, pas toujours renouvelées. Si les deux réseaux rivalisent de zèle publicitaire, la palme revient au Canal 10.

De temps à autre, on nous offre le régal d'un film nouveau et de valeur, présenté à une heure commode. Radio-Canada nous a servi une intéressante reconstruction historique de "la Prise du pouvoir par Louis XIV". Un emprunt à l'O.R.T.F. Radio-Canada a fait grande publicité autour d'une production de l'O.N.F., *De Mère en fille*, qu'elle offrait au public de C.B.F.T. en émission spéciale. La dignité, la valeur artistique, la haute portée sociale que la propagande lui prêtait et qu'on peut lui reconnaître ne peuvent faire oublier la question de principe, fort troublante, que ce film soulève : est-il permis, est-il convenable de livrer, même avec l'assentiment des intéressés, des réalités aussi sacrées que la mise

au monde de tel être humain, que les sentiments de telle mère et la vie intime de tels époux à l'œil indiscret de la caméra pendant des semaines et même des mois, pour les offrir ensuite à la curiosité des foules, à la télévision ? Je ne le crois pas.

## La part de Dieu

Les émissions proprement religieuses à la télévision sont plus importantes que nombreuses. Arrêtons-nous à la principale, la Messe dominicale, diffusée par Radio-Canada.

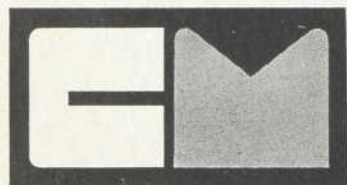
On a voulu en renouveler la présentation en centrant chaque émission autour d'un thème inspiré par la liturgie du jour. Idée excellente. Les assistants en studio et les spectateurs devant l'écran gagnent de retenir, de cette rencontre de prière, une vérité nettement et fortement imprimée dans leur esprit. Par contre, le choix du titre, *8ème Jour*, ne me paraît pas très heureux. Emprunté au Moyen-Âge, nous a-t-on dit, le titre signifierait que le dimanche est un jour tout-à-fait spécial, à part, au-dessus des jours ordinaires. S'il en est ainsi, n'est-il pas à craindre que les gens regardent le dimanche comme en dehors de la semaine, et voient la religion tellement au-dessus de leur vie quotidienne qu'elle n'ait plus de place dans leur existence d'homme ? Ce serait juste le contraire de ce que cherche la pastorale moderne et de ce que désirent les organisateurs de l'émission.

Deux tendances, aux premières émissions, se sont fait jour qui, à mon avis, ne sont pas tout à fait justes. La présentation du thème, la prédication, les

commentaires ont un caractère froid et cérébral. Cela est évident dès l'introduction où l'on disserte sur le thème, sans réussir à dégeler les assistants, nonobstant les efforts du chansonnier agrippé à sa guitare et de sa chanson, presque inintelligible. L'homélie, d'autre part, néglige l'explication d'ordre doctrinal essentielle au sujet qu'elle aborde. Le premier dimanche, l'évangile rappelait les deux grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Le prédicateur développa le thème de la rencontre avec les hommes, première démarche de la charité fraternelle et préparation à la rencontre du Seigneur. Il omit de rappeler aussi ce qui est essentiel, à savoir que l'amour du prochain prescrit par le second commandement n'est pas n'importe quel amour, n'importe quel sentiment humanitaire, mais un amour qui a pour inspiration et pour norme l'amour de Dieu, objet du premier commandement. Au second dimanche, l'homélie fut marquée par un déplacement d'accent. Le prédicateur avait à définir les deux attitudes chrétiennes devant la misère : s'engager pour la combattre, reconnaître en elle la voie nécessaire vers la joie et la gloire du Ciel. Le prédicateur aborda à peine ce second aspect. Là cependant est la véritable victoire sur la misère promise par le Christ à tout homme de bonne volonté. Le Sauveur s'est soumis au mal et à la souffrance jusqu'à mourir sous leurs coups sur la Croix; mais il les a vaincus par son amour et par sa Résurrection. Il nous offre de les vaincre à notre tour par sa grâce et de ressusciter avec Lui.

L'année commence; les choses sans doute s'amélioreront.

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



**LES IMPORTATIONS C.M.**

LTÉE

8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081  
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9,30 p.m.  
le jeudi et le vendredi

photographiques  
aux meilleurs  
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,  
MONTREAL-11, QUÉ.,  
TÉL.: 389-8081



## PROGRÈS OU RÉGRESSION?

Joseph D'ANJOU, S.J.

ON NOUS AHURIT à force de nous répéter que le monde progresse; que la science nous donne la maîtrise de l'univers et celle de l'homme sur sa propre vie. Et de chanter les gloires de l'électronique, de la cybernétique, de la chirurgie du cœur. L'âge d'or aurait enfin commencé. Qu'en pense l'Iran, bouleversé par un séisme contre quoi science et progrès demeurent impuissants? Et la Tchécoslovaquie, écrasée par les machines scientifiques d'un peuple où triomphe, nous assure-t-on, la liberté démocratique? Et le Biafra, massacré scientifiquement par les armes que fournissent des pays surdéveloppés? On voudrait rire. En Chine, sûrement, on rit... jaune.

Chez nous, le péan résonne en l'honneur des progrès de l'éducation. Or, on veut presque toujours désigner par éducation ce qui, en bon français, se nomme soit enseignement, soit instruction. De plus, en fait d'éducation, au sens propre, chacun peut apprécier, dans la tenue, les manières, le langage des jeunes et de leurs "éducateurs", le "progrès" réalisé depuis le début de la "révolution tranquille". Rien d'étonnant que l'on constate la nécessité d'une "éducation" permanente. Mais on n'aperçoit pas le ridicule d'une situation où les adultes — normalement les éduqués — ont besoin d'apprendre à devenir ce qu'ils devraient être. Qu'une instruction continue s'impose, par un enseignement (un recyclage, si l'on veut) permanent, et que les adultes de toute classe et de toute profession en éprouvent le goût et en retirent profit, cela mérite l'approbation due au vrai progrès. Ne faut-il pas, cependant, que fond et forme correspondent à une certaine perfection et attestent une véritable amélioration?

Or, pour dire d'abord un mot du fond, dans une de nos institutions, on invite des élèves de 16 à 18 ans à disserter sur les humanités conçues comme "le temps de l'adolescence" où

l'être humain apprend les idées, les sentiments, les attitudes qui permettent de "s'intégrer au monde dans lequel on vit". Avant le progrès d'aujourd'hui, les humanités, dépassant les limites du temps, se comprenaient comme *un ensemble de disciplines*, aptes à préparer des êtres humains à établir et à maintenir un *ordre de personnes et de choses où il fasse bon vivre*. Par l'humanisme de naguère, on devait susciter chez les adolescents la liberté créatrice, faculté de renouvellement à l'intérieur d'un ordre naturel et surnaturel qui puisse épanouir des personnes pour le bien desquelles existe, évolue et progresse la société civile et religieuse. Maintenant, parce qu'on ignore les exigences élémentaires du langage, on identifie sottement les humanités à un temps qui s'achèvera dans l'intégration de robots à un monde dont ils n'auront pas à discuter ou à modifier les structures. Ironie des choses! La jeunesse contemporaine, formée (?) dans le moule d'un structuralisme planificateur et vide de substance, "conteste" toute "structure" et, faute d'avoir bénéficié d'une culture authentiquement humaniste, ignore le sens de la vie, mais rejette instinctivement un "monde sans âme"; elle réclame un itinéraire qui débouche sur l'au-delà d'un aujourd'hui dépoétisé, désacralisé, une philosophie qui justifie le dépassement d'une existence vouée à l'échec de la mort.

Je n'oublie pas que le propos de ma chronique mensuelle a rapport à l'expression juste, à la forme correcte du français. On vient de voir quel mépris de la sémantique affiche une conception socialisante des humanités, de l'éducation, conception pesamment soutenue comme le dogme du progrès pédagogique par la déconfectionnalisation et déshumanisante commission Parent. Si la forme reflète le fond, si l'expression coïncide avec la pensée, on imagine aisément le résultat linguistique de principes qui exaltent l'intégration à un milieu intellectuellement

dénaturé par un bilinguisme dont on se vante de préserver les effets abrutissants.

On n'a d'ailleurs pas à imaginer, mais à enregistrer, par exemple, l'incorrection qui s'étale dans le code d'éthique scolaire de telle polyvalente de chez nous. Sur qui retombe la responsabilité du "franglais" de ce manuel de conduite? Évidemment sur la direction de l'école et son personnel. Peut-on espérer mieux si, dans telle autre école, on laisse enseigner un professeur qui, s'adressant à des écoliers de 14 et 15 ans, demande "C'est qui qu'a dit que les gars jouent demain?" Il y a, dans le Québec, des hommes et des femmes, religieux et laïcs, qui assument les fonctions de "coordonnateurs de l'enseignement du français". À quoi les occupe-t-on? Quelle compétence leur a-t-on fait acquérir? À les écouter parler, à lire ce qu'ils écrivent, y a-t-il lieu de conclure à leur capacité de corriger les instituteurs et institutrices placés sous leur autorité? Quand donc, à l'ouverture d'une réunion de parents d'élèves, entendrons-nous la directrice ou le préfet des études prononcer autre chose que l'inévitable "Il nous fait plaisir (tour fautif) de vous souhaiter la plus cordiale bienvenue" (banalité navrante)? Chacun sait que, de nos jours, les étudiants de nos universités ont je ne dis pas la prétention, mais la certitude de "dépasser" leurs maîtres. Je leur donne raison lorsqu'il s'agit d'inventer des bourdes de langage. Oyez le spécimen de "dépassement" offert par un journal universitaire: "Les lettres de nos lecteurs sont le très bienvenues." Nul ne "contestera" l'originalité de cette fin de phrase.

Continuer? Je le pourrais, mais à quoi bon? Maintes fois j'ai loué le travail accompli par le Comité de Linguistique de Radio-Canada, pour ne pas mentionner les autres efforts dépensés (dispensés? gaspillés?) pour la restauration du français au Québec. M. Alain

Guillermou y va de son éloge, en recommandant les fiches que rédige le comité. Puis, élargissant la perspective de sa réflexion, il écrit :

... les Canadiens français mènent une lutte admirable et qui est promise à l'efficacité. D'ailleurs, il n'est pas de Français, habitué à se rendre au Québec, qui ne constate, à chacun de ses voyages, les remarquables progrès accomplis là-bas dans la langue écrite et dans la langue parlée. Ce qui autorise tous les espoirs et nous dicte un impérieux devoir d'encouragement sinon

d'aide. (*Carrefour*, 24 avril 1968, cité par *C'est-à-dire*, juillet-août 1968, p. 12.)

Comme je souhaiterais de partager l'optimisme de M. Guillermou et d'applaudir les progrès qu'il admire ! Mais il me paraît impossible de le faire aussi longtemps que l'école, ce qui signifie ceux et celles qui la dirigent et de qui dépend sa valeur, refusera d'entreprendre et de mener, dans le domaine du langage, un implacable redressement.

Ici, comme alors, un personnage central: le Père, sorte de "self made man" à l'américaine, besogneux, arrivé au succès et à l'aisance par un travail acharné et aussi certaines tractations de moralité douteuse; devenu quelqu'un, il aspire à jouer un rôle politique et à jouir, en même temps, des douceurs, si chèrement acquises, de la vie, au sein d'une famille qu'il prétend toujours régenter mais qui va se dissoudre sous ses yeux enfin ouverts à la dure réalité. Réalité faite d'une tenace contestation (le mot et la chose sont très en vogue actuellement) de sa femme et de ses enfants à tout ce qu'il est et veut être. Conflit qui ne peut conduire qu'à la ruine de la famille. La dernière réplique de la pièce nous l'annonce, inéluctable.

# LE THÉÂTRE

Georges-Henri D'AUTEUIL, S.J.

## L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie

CERTAINS s'esquintent à prouver qu'Arrabal a du génie. D'autres parlent d'art démentiel, cauchemardesque, de dialectique en folie. Qui croire ? Il est vrai que comme les extrêmes se touchent, le génie côtoie souvent la folie et que, de nos jours, la folie est à la mode. Cela se porte bien ! Personnellement, après avoir subi pendant une heure et demie les élucubrations de *l'Architecte et l'Empereur d'Assyrie*, je suis parti. À l'entracte. J'ai quitté la salle, cafardeuse comme un cachot de donjon du Moyen-Âge, du nouveau Théâtre d'Aujourd'hui, ci-devant des Apprentis Sorciers, devenu lieu de rencontre de jeunes troupes d'avant-garde. J'en avais amplement pour mes deux dollars; j'avais besoin de humer à nouveau l'air pur (?) de la rue Sainte-Catherine et risquer de rencontrer peut-être des gens normaux, ayant perçu, à mon goût et longuement, "le chaos et la confusion de la vie" que doit refléter toute œuvre théâtrale, au dire d'Arrabal.

Pourtant, je n'ai pas perdu ma soirée. J'ai, en fait, pris beaucoup de plaisir au jeu remarquable des deux jeunes — et seuls — interprètes de la pièce, Jacques Thisdale, l'architecte, à la voix chaude et au corps d'un galbe digne du Discobole, et surtout Jean-Pierre Saulnier, étonnant de souplesse, de variété, de précision, de présence scénique. C'est en effet une des caractéristiques

de cette pièce: elle force les comédiens à des variations infinies de ton, d'attitudes, de mouvements, presque simultanés, qui supposent chez eux un talent protéiforme. C'est à la louange de ces deux Apprentis d'avoir mérité, en surmontant l'épreuve Arrabal, leur brevet de Compagnons, et *magna cum laude* !

## Bilan

Nous avons fortement l'impression du déjà vu. La tragique dislocation de la famille bourgeoise, apparemment heureuse et prospère, n'est-elle pas, en effet, le thème ordinaire actuel du théâtre de Marcel Dubé, depuis qu'il a cessé l'étude des problèmes de l'adolescence ? Un nouvel exemple en est bien ce *Bilan* qui vient d'ouvrir la saison du Théâtre du Nouveau Monde, au Théâtre Port-Royal. Le progrès dans l'approfondissement du sujet n'a pas paru sensible. Le même cadre de luxe tapageur et prétentieux du nouveau riche. La même importance accordée à l'argent, à l'alcool, aux faciles plaisirs de l'amour physique. La même opposition, parfois sournoise, parfois violente, qui anime les rapports des enfants et des parents, et aussi entre le père et la mère mêmes, que la lassitude, l'âge, l'incompréhension divisent. Voilà le climat dans lequel baignent les personnages de *Bilan*, comme, sensiblement, ceux des *Beaux dimanches* ou de *Au retour des oies blanches*.

Or, en dépit de ses torts certains, de ses louches manigances, de son cynisme, de sa dureté, ce personnage de William nous paraît d'emblée le plus sympathique de cette faune familiale: la mère, une névropathe; la fille, une écervelée, décidée à briser son mariage d'à peine deux ans, pour aller se jeter dans les bras d'une infecte petite gouape; un garçon, Guillaume, fainéant, voleur et paillard. Quant au cadet, collégien assez naïf mais le plus convenable de la bande, l'auteur s'en débarrasse, à la fin de la première partie, par un banal accident de la route. Il y a aussi, le gendre, honnête mais qu'on a fait jaloux pour lui donner tous les torts, et un ami, l'homme de confiance de William, ni chair ni poisson: un veléitaire incapable de jouer franc jeu avec la vie qui l'écrasera. Au moins, William, avec tous ses défauts, c'est un homme.

Cet homme, sorte de mini-héros balzacien, c'est Jean Duceppe, depuis quelque temps interprète attitré de Dubé. Il est à son aise dans la peau de William dont il dégage assez bien la frustrée nature, l'ambition peu scrupuleuse, les âpretés d'un caractère autoritaire et violent. Son débit sec et dru frappe juste. Il domine la scène et s'impose avec vigueur aux marionnettes de la passion qui l'entourent.

Sous la direction du metteur en scène, Albert Millaire, les interprètes des marionnettes ont secondé avec intelligence Duceppe mais sur une note

mineure, assez terne. Cela manquait de couleur, de contraste, de force, dans un décor au contraire brillant, fastueux même.

Cette appréciation vaut surtout pour la première partie, un peu longue et lente. Ensuite, sous l'accélération rapide des événements, l'action progresse plus vivement et le jeu y gagne en vigueur, au rythme de la tension psychologique des personnages. L'intérêt aussi y trouve son profit, grâce, il faut bien le dire, à quelques trucs assez faciles de l'auteur pour le susciter, comme la silencieuse irruption inopinée — et très opportune — de Guillaume en plein pendant les déclarations compromettantes de Gaston, l'ami de son père, et Margot, sa mère, déclarations qui, lâchement et incorrectement rapportées, aideront à corser la dernière scène de la pièce.

En somme, si on s'arrête un instant à faire le bilan des impressions éprouvées au spectacle de *Bilan*, on en vient à la conclusion que la nouvelle source d'inspiration de Dubé, la bourgeoisie, du moins telle qu'il la conçoit, commence dangereusement à tarir. Un renouvellement paraît s'imposer.

## Les Dactylos

### Le Tigre

Pour ouvrir sa saison, cette année, le Théâtre de Quat-Sous a mis à l'affiche deux pièces de Murray Schisgall, *les Dactylos* et *le Tigre*, de deux personnages chacune, interprétées par Michèle Rossignol et Luc Durand.

Le propos de Schisgall semble de vouloir présenter le sort, souvent douloureux et tragique, des humains asservis à des fonctions ou situations banales, mesquines, déprimantes de la vie quotidienne. Lot d'ailleurs bien plus commun pour la masse des hommes que les événements exceptionnels. La routine mécanique, la monotonie desséchante du travail exprimées dans *les Dactylos*, l'étouffement de la médiocrité de sa condition et les efforts souvent impuissants pour en sortir que révèle *le Tigre*, voilà, en effet, la destinée de la plupart des humains. Et

si s'ajoutent le vide du cœur, le sentiment de n'être pas aimé, de n'avoir jamais été aimé, une immense tristesse, alors, se dégage de ce tableau, que ressent le spectateur, malgré les cocasseries et drôleries amusantes dont Schisgall a émaillé son texte. Ainsi il est arrivé que la salle riait quand les personnages pleuraient ou criaient leur misère.

Manifestement, des deux pièces, *les Dactylos* est la plus éprouvante pour le spectateur, trop longue et trop lente, d'une action pas assez variée et même alourdie de répétitions. Les deux seuls acteurs ont beau s'évertuer, faire montre de toutes les ressources de leurs talents réels, ils ne peuvent venir à bout de la résistance que leur impose le texte.

D'un rythme plus rapide, d'un comique plus facile et aussi plus gros, *le Tigre* plaît davantage. Au demeurant, ce tigre, plus farouche en paroles qu'en réalité, se laisse facilement subjugué par sa victime beaucoup plus fine et psychologue que lui, assez pauvre cabot en somme. Incapable d'apprendre l'anglais, ni d'entrer à l'université, faute d'avoir réussi l'examen d'entrée, il condamne, avec l'aplomb d'un raté, les études supérieures ainsi que ceux qui les entreprennent et les réussissent. Cela jauge tout de suite le personnage et son ridicule, même si, ce faisant, l'auteur tend à fustiger, avec raison, la sacrosainte manie actuelle de la nécessité des diplômes comme mesure infaillible de la valeur d'un homme. La vérité sort souvent de la bouche des ignorants, ce qui produit parfois un effet comique intéressant comme dans ces comédies de Schisgall.

Parmi nos jeunes comédiennes, Michèle Rossignol manifeste des qualités de finesse, d'intelligence qui rendent remarquable son jeu souple, nuancé et toujours bien adapté au personnage qu'elle incarne. Son partenaire dans ces deux pièces, Luc Durand, excelle surtout dans le comique où sa voix profonde, sa rondeur d'allure, son exubérance primesautière font merveille. Une fois de plus, dans *les Dactylos* et *le Tigre*, leur beau talent s'est affirmé pour notre contentement.

## AVEC OU SANS COMMENTAIRE

### Le complexe d'antitriumphalisme

Aujourd'hui, après les multiples dénonciations dont il n'a cessé d'être l'objet depuis le Concile, le triomphalisme a déserté la conscience des catholiques. Un autre complexe, cependant, l'a remplacé, auquel le P. Jean Daniélou, S.J., a donné le nom d'antitriumphalisme. Désormais, les catholiques atteints de ce complexe ne parlent plus que des misères et des fautes de l'Eglise, ils cherchent à s'humilier, à se faire le plus petits possible, mieux, à se mêler, à s'assimiler tellement aux autres hommes que rien ne puisse plus les distinguer à l'avenir. Le ressort apostolique s'est brisé chez eux et ils ne savent même plus ce qu'ils pourraient bien offrir de particulier sur le plan doctrinal et de la vérité religieuse.

Un article du P. Daniélou, publié dans l'*Osservatore romano* (édition française du 8 mars 1968), décrit ce phénomène nouveau et indique l'attitude chrétienne à tenir dans les circonstances.

En ce lendemain du Concile, le christianisme a besoin de retrouver un certain dynamisme, un certain élan. Il y a quelque chose de brisé dans le don d'une joyeuse et communicative certitude. Nous devons considérer, certes, quels sont les difficultés et les obstacles. Mais ce n'est cependant pas une raison pour se replier sur des positions négatives. Ce n'est pas une raison pour douter qu'il n'y ait encore aujourd'hui dans le message du Christ quelque chose que les hommes attendent. Si les Apôtres avaient raisonné comme nous, il est évident qu'ils n'auraient pas entrepris la conquête d'un monde aussi fermé à leur ministère que le nôtre. Le danger n'est pas dans les obstacles du dehors. Le danger me paraît davantage venir du manque de confiance et de dynamisme au dedans. Trop de chrétiens sont troublés, envahis de doutes, impressionnés par les courants idéologiques qui les entourent, défiants et inquiets. Cette santé, cette joie, qui devraient animer une existence chrétienne, manquent. Nous voyons se multiplier des livres autour du thème: Comment peut-on encore être chrétien? On ne fait que ruminer la satisfaction malsaine de se démolir soi-même. C'est un climat de défaitisme intérieur et dans un pareil climat on n'a jamais rien construit.

### La crise du sens de Dieu

Il y a d'abord le fait de la crise du sens de Dieu dans le monde chrétien lui-même... La position est celle-ci: la religion est un fait culturel, lié à une mentalité dépassée. Elle n'est plus acceptable dans le monde de la pensée scientifique. Que devient dès lors le christianisme dans un monde « post-religieux »? Il devient un certain type d'humain.

nisme, une morale de l'amour du prochain, l'expression de la fraternité avec les hommes, ce qui peut paraître paradoxal, présenté de cette manière. Que peut signifier en effet concrètement un christianisme sans Dieu ? Mais, en fait, ne rencontrons-nous pas souvent un christianisme qui se réduit à l'amour du prochain ? Certes, aimer son prochain est la moitié du christianisme. Le Christ a dit que c'est à cela que nous reconnaitrions que nous sommes ses disciples, si nous nous aimons les uns les autres. Mais le Christ avait dit auparavant : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces ». Or la tendance serait de ne mettre l'accent que sur le second commandement.

C'est une réaction qui s'explique à certains égards. Il est possible qu'au XIX<sup>e</sup> siècle on ait mis trop exclusivement l'accent sur les devoirs envers Dieu... Le monde chrétien est entré plus largement aujourd'hui dans la prise de conscience de ses responsabilités sociales. Et c'est un élément positif.

Mais le danger actuel est inverse. Il consiste dans une certaine crise du sens de Dieu, de l'adoration, de la prière. Et c'est actuellement une menace très grave qui pèse sur le christianisme. Disons-le bien : un christianisme mutilé de cette dimension divine est une caricature du christianisme. Jésus a été certes celui qui a donné sa vie pour ses frères, mais il a été aussi le parfait serviteur du Père. Un christianisme qui se réduirait à une morale humaine, perdrait l'essentiel de son intérêt. Nous n'avons pas besoin d'un professeur de morale de plus. Nous en avons eu depuis les origines du monde et ils n'ont jamais sauvé personne. Saint Paul dit même dans l'Épître aux Romains que les professeurs de morale ne servent qu'à nous rendre davantage pécheurs en nous apprenant ce qu'est la vertu. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un Sauveur. Et seul le Christ, parce qu'il est le Fils de Dieu, nous sauve. Si le christianisme n'est qu'une morale, je n'ai pas de raison décisive de ne pas préférer la morale marxiste. Elle a à certains égards une efficacité temporelle que n'a peut-être pas la charité chrétienne. Le problème n'est pas de savoir quel est l'humanisme le meilleur, de l'humanisme marxiste ou de l'humanisme chrétien. Ce qui fait la spécificité du christianisme, c'est qu'il aborde le problème de l'homme à une autre profondeur, dans les abîmes de sa misère et de sa gloire. Le Christ, parce qu'il est Dieu, nous sauve de la mort corporelle et de la misère spirituelle, et ceci, lui seul le fait. Sinon il ne serait qu'un sage parmi les sages, et je n'ai aucune raison de préférer sa sagesse à celle de Bouddha, de Mahomet ou de Socrate. Jeanson dans son petit livre : *La foi d'un incroyant*, explique que le christianisme a encore un avenir s'il réussit à se débarrasser de Dieu. Un christianisme sans Dieu ne ferait guère de difficultés chez personne. Il

ne soulèverait plus de question, mais il ne contiendrait plus d'espoir.

### Le sécularisme

Une seconde question est celle du sécularisme, c'est-à-dire de la dichotomie entre le domaine de la religion et le domaine de la civilisation. Ici encore, il y a du positif à dire. La distinction entre le domaine religieux et le domaine politique est une acquisition du monde d'aujourd'hui. Le Concile, dans son contexte sur la liberté religieuse, a très fortement marqué que la théocratie, l'Etat confessionnel ne sont plus acceptables par une conscience moderne. La liberté religieuse, c'est-à-dire le fait que l'Etat ne soit pas lié à une religion ou à une idéologie déterminée, apparaît comme une aspiration de notre temps...

Mais autre chose est le fait que l'Etat soit lié à une religion déterminée et le fait qu'il reconnaisse sa place dans la cité. Car la religion est un élément d'un humanisme intégral. Et l'Etat doit créer les conditions qui permettent à l'homme son plein épanouissement. Une civilisation doit donc faire place à l'expression religieuse. Une civilisation, en effet, qui se constitue totalement en dehors de toute manifestation religieuse visible est une civilisation où l'accès aux valeurs religieuses devient interdit aux masses... A l'intérieur d'une société totalement séculariste ou athée, la masse des hommes ne peut être que totalement séculariste ou athée. La présence de lieux de culte dans les villes, la possibilité d'une expression au niveau de la vie publique, dans les grands organes de diffusion, presse et télévision, sont des choses qu'il est absolument nécessaire de défendre, car le jour où elles seraient supprimées, la religion deviendrait totalement inaccessible à l'ensemble des hommes. C'est un combat que nous avons le devoir de mener et qui n'a rien à voir avec je ne sais quelle collusion des domaines qui doivent être distingués. Pour qu'une cité soit une cité, c'est-à-dire pour que l'intégrité de l'homme soit respectée, il faut lutter contre les misères qui sont celles des corps, mais aussi contre les misères qui sont celles des âmes. La dimension religieuse doit être présente dans la cité et la civilisation. Sinon nous allons à cet étouffement dont je parlais tout à l'heure. La vie religieuse et la foi périront beaucoup moins à cause des objections de quelques intellectuels qu'à cause d'une civilisation totalement séculière. C'est là qu'est la menace essentielle et c'est là qu'un combat doit être mené.

### Le dialogue

Une troisième difficulté dans ce monde d'aujourd'hui est une conséquence du dialogue. Nous avons dit tout ce que celui-ci avait de positif. Mais il peut très facilement dégénérer en ce que Paul VI a appelé le faux pluralisme, le faux irénisme, c'est-à-dire la conception qui met tout sur le même plan.

Ce qui est menacé alors par cette acceptation du relativisme, c'est le sens de la vérité. On n'attacherait finalement plus d'importance à être catholique ou protestant, juif ou musulman, hindouiste ou bouddhiste. Mais ceci à partir d'une vaste indifférence à l'existence d'une vérité. C'est pourquoi, — et c'est essentiel — l'œcumenisme à tous les niveaux du mot doit consister, d'une part dans une attitude fraternelle et d'autre part, dans un échange qui consiste à nous donner les uns aux autres tout ce que nous avons à nous donner. Il y a des points où il ne s'agit pas simplement de complémentarité, mais où est engagé l'absolu de la vérité. L'unité ne pourra être complète que dans la profession d'une foi commune. Ce sont des domaines où les divergences ne se résolvent pas par le compromis ou le marchandage. Parce qu'il y va finalement du tout de l'existence, le danger est grand aujourd'hui d'attacher plus d'importance à la sincérité qu'à la vérité, à ce qu'est l'homme qu'à ce qu'il professe.

Peu importe, dira-t-on, qu'un homme soit communiste, chrétien ou musulman, si c'est un homme sincère ! Il y a ici comme toujours quelque chose de valable, car un homme est toujours respectable, mais ce n'est pas une raison pour que ses idées le soient. Il y a une grande confusion entre le respect de l'homme et l'adhésion aux convictions. Il pouvait y avoir des nazis parfaitement sincères, je n'ai pas le droit de suspecter leur sincérité, j'ai le devoir de détester leurs idées. Je peux respecter profondément la sincérité de tel militant communiste. Je dois cependant de toute ma force combattre les idées que je sais être néfastes. Ce qui est en question ici est une des choses les plus essentielles de l'homme : l'intelligence et son aptitude à connaître la vérité. Ce serait avilir sa dignité que de la limiter à résoudre des problèmes pratiques et à procurer des satisfactions culturelles. Dieu l'a rendu capable de connaître la réalité dernière des choses. Et la vérité est cela.

L'esprit du Concile est un esprit de réforme. Mais c'est en vue de restituer à l'Evangile toute sa vitalité et toute sa force. Si nous ne le faisons pas, nous trahirions la mission que nous avons vis-à-vis de la civilisation qui est en train de se construire et qui encore une fois, a autant besoin de sacré que de pétrole, de religion que d'organisation. On ne fait pas un monde avec des transformations techniques. Le monde serait inhumain s'il n'avait pas de dimensions spirituelles. La situation dans laquelle nous sommes actuellement du point de vue de la foi ne doit pas nous inquiéter. Il ne s'agit pas d'un déclin, mais d'un défi lancé par le monde à l'Eglise. La question est de savoir si les chrétiens auront la vitalité de relever ce défi. S'ils se replient dans une attitude de défaitisme, ce sera leur faute s'ils n'accomplissent pas dans le monde de demain la tâche qui leur aurait été possible.

Jean DANIELOU.

# Les livres

## Vie chrétienne

Cardinal RENARD, Louis BOUYER, Yves CONGAR, Jean DANIELOU: **Notre foi**. — Paris, Beauchesne, 1967, 18,5 cm., 172 pp.

PETIT LIVRE publié à l'occasion de "L'Année de la Foi". Trois grands maîtres de la théologie y répondent à certaines difficultés de l'heure présente. Louis Bouyer s'y montre particulièrement sévère pour les tenants d'"un christianisme sans Dieu"; Yves Congar y traite de "changements et continuité dans l'Eglise", et Jean Daniélou, du "péché originel" et du "refus de la foi", en même temps que de l'engagement et de la responsabilité des chrétiens. De plus, le cardinal Renard considère tout particulièrement la question de l'Eglise. Ceux qui ont suivi jusqu'ici les écrits du P. Daniélou y reconnaîtront certaines idées qui lui sont chères et sur lesquelles il ne se lasse pas de revenir. Par exemple, la suivante: "Rien ne me fait plus horreur que l'acceptation par certains chrétiens d'un nécessaire déclin du christianisme populaire et que la réduction de l'Eglise à une petite chapelle d'intellectuels. Le combat d'aujourd'hui ne porte pas sur quelques conversions individuelles. C'est la masse des hommes, la foule des pauvres qu'il faut garder à Jésus-Christ ou gagner à Jésus-Christ."

A lire tout spécialement par ceux qui ressentent le besoin d'être aujourd'hui réconfortés dans leur foi.

Richard ARÈS.

Maurice BELLET: **La peur ou la foi**. Une analyse du prêtre. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 404 pp., 20 cm.

CE LIVRE est un effort de compréhension du sens de la foi, c'est une synthèse-programme de la vocation sacerdotale à partir des données traditionnelles et actuelles. Elles s'ordonnent autour de l'amour du prochain dont nous découvrons mieux aujourd'hui, avec Vatican II, l'absolue nécessité. "Dieu, Amour en lui-même" est "amour absolu de l'homme" (282). Conséquemment, l'amour de Dieu n'est vrai que s'il s'exprime dans l'amour du prochain, et l'amour du prochain, de même, n'est vrai, c'est-à-dire chrétien, qui s'il naît de l'amour de Dieu, s'il y puise sa lumière et sa force et s'il y aboutit.

Le mérite de cette réflexion sur le prêtre est de situer dans cette lumière tous ses engagements: son *Travail*, sa *Sexualité*, sa *Raison* (i.e. ses problèmes de pensée sur Dieu, le Christ, l'Eglise, les activités diverses, etc. En ces trois champs, l'A. projette sa lumière critique, débusque les écarts, les faux-fuyants, les insuffisances, illumine les apports, en sorte que le prêtre reconnaisse et vive l'authentique "vita apostolica". C'est là sa vocation; elle trouve dans la messe son acte par excellence et son inspiration totale. Le résultat de cette réflexion est une réintégration de toutes les composantes de la vie du prêtre dans sa vie spirituelle. Sous la mouvance de l'Esprit, il est appelé à continuer dans toute sa conduite le Christ

qui fut jusqu'au bout, à l'égard de tous, "l'homme qui sait aimer". (306)

Cette longue réflexion, conduite dans la manière des philosophes actuels, est subtile, souvent difficile, parfois désespérante en ses reprises infinies; elle aboutit cependant, si on a la ténacité de ne pas abandonner et même de revenir, à une vue renouvelée des grands problèmes du prêtre aujourd'hui. Vue très enrichissante, vue très neuve en même temps que profondément fidèle à la tradition. Seulement, il faut y mettre le prix.

Georges ROBITAILLE.

Hans KÜNG: **Liberté du chrétien**. Coll. "Méditations théologiques". Traduit de l'allemand par Jean Evrard et Henri Rochais. — Bruges (23, quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1967, 230 pp., 19,5 cm. Prix: \$4.35.

ENCADRÉS par les portraits de saint Thomas More (chap. 1) et de Jean XXIII (chap. v), dont le premier offre un vigoureux commentaire des exigences évangéliques aussi bien dans que sans l'usage de la propriété, du mariage et du pouvoir, et le dernier, un éloge lyrique de la libre et œcuménique charité du pape Jean, trois chapitres traitent de la liberté dans l'Eglise, de la liberté du théologien, de la liberté de religion. L'A. se plaît à faire choc. Le théologien de profession ne s'en formalisera point. Mais on souhaiterait, pour les autres, plus de nuances: dans le parallèle établi entre les "dogmatismes" du communisme et du catholicisme (pp. 54-55); dans la concession du "droit" qu'aurait le chrétien de refuser un dogme (vérité définie) au nom de sa conscience (80), comme si pareille contestation s'alliait avec la foi du catholique; dans le rejet de toute "précensure" des livres (82); dans l'interprétation des prétendues inexactitudes de certaines "définitions" (113); dans l'affirmation de la légitimité (185) de religions déclarées pourtant erronées (mais on lit un correctif à la page 186); dans l'invitation adressée à l'Eglise de ne pas se présenter comme "souveraine" (204), quoique gardienne de "la" vérité (187). Détails qu'on regrette de signaler, car on apprécie dans l'ouvrage un savoir étendu et une réflexion profonde, un sens aigu de l'ordre et de la vérité dans la liberté et la charité (72-73), une intelligence nette du progrès réalisé dans l'élaboration de la doctrine (134-135), une rigueur forte et subtile dans l'exposé des "thèses" que l'Eglise doit soutenir devant les "religions non chrétiennes" (183-198): ni totalitarisme oppresseur de la liberté, ni syncrétisme négateur de la vérité (195). Le développement le plus original (chap. iv) explique pourquoi on peut renoncer à la formule "hors de l'Eglise, pas de salut"; or, l'A. n'écrit là rien qui heurte l'orthodoxie, compte tenu des nuances désirées plus haut. Livre stimulant par la pénétration de la pensée, par la vivacité du style (dont la traduction, dans une langue très rarement fautive, donne une excellente idée) et par un optimisme plus tourné vers l'avenir que vers le temps présent.

Joseph D'ANJOU.

Paul ANCIAUX: **Sacrement et Vie**. — Fondements et orientations du renouveau dans la pastorale des sacrements. — Préface de S.Em. le card. L. J. Suenens. — Tournai et Paris, Casterman, 1967, 116 pp., 20 cm.

L'EXCELLENTE PRÉFACE du cardinal Suenens résume à la perfection le contenu de ce volume (rédigé en collaboration, sous la direction de Paul Anciaux) et vaut pratiquement un compte rendu précis. Que trouvons-nous dans cet ouvrage? D'abord, les orientations générales qui doivent éclairer la pastorale des sacrements dans l'Eglise et le monde d'aujourd'hui et les directives pratiques qui s'en dégagent. L'étude sur les fondements théologiques et pastoraux du renouveau fait ressortir deux aspects complémentaires de la pastorale sacramentelle: le sens du sacrement comme signe et sceau de la foi en Jésus-Christ et comme signe efficace de l'Eglise en regard de sa mission dans le monde. Dans la deuxième partie l'on présente les orientations et les directives pratiques pour la pastorale des divers sacrements: baptême, eucharistie et pénitence, mariage et onction des malades. On y relève le souci d'une pastorale de cheminement qui tient compte de l'évolution religieuse des personnes à qui s'adresse la pastorale des sacrements et celui d'une préparation progressive à la réception des sacrements. Destiné spécifiquement au diocèse de Malines-Bruxelles, ce livre a droit à une plus large audience, tant du clergé que des fidèles. Par sa densité et sa concision, ce volume exige une particulière attention, mais qui est récompensée. Il apporte une contribution positive au renouveau pastoral et sacramentel dans l'Eglise.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

PAUL VI: **Le Célibat sacerdotal**. Texte et commentaires du P. Roger HECKEL, S.J. *Cahiers d'action religieuse et sociale*, n° 457. — Paris, Action Populaire, 1967, 61 pp., 21 cm.

PAUL VI: **Le Célibat sacerdotal**. Encyclique "Sacerdotalis cœlibatus" du 24 juin 1967. Introduction de André MANARANCHE, S.J. — En annexe: le *Motu proprio* sur la Restauration du diaconat. — Paris, Editions du Centurion, 1967, 128 pp., 17,5 cm.

CES DEUX ÉDITIONS FRANÇAISES de l'Encyclique sont des plus opportunes. L'une et l'autre comportent une introduction excellente qui situe l'Encyclique en sa lumière propre, celle de la foi, et ainsi en éclaire avec fidélité la doctrine admirable.

Celle du P. Manaranche, beaucoup plus développée (27 pp.) précise la portée de chacun des développements; elle est le guide idéal pour l'étude de l'Encyclique. Cette édition du Centurion publiée en annexe le *Motu proprio* rétablissant le diaconat permanent. Ce sont en effet deux pièces complémentaires de la discipline renouvelée de l'Eglise.

Georges ROBITAILLE.

Louis COGNET: **Histoire de la spiritualité chrétienne**, t. 3 \*\*. *La spiritualité moderne*, I: *L'essor: 1500-1650*. — Paris (13, quai de Conti), Editions Aubier, 1966, 512 pp., 22 cm.

UNE DIVISION HEUREUSE DE LA MATIÈRE, dans la surabondance de laquelle il a fallu choisir, permet à l'A. de lier, tout en les distinguant ou en les opposant, auteurs, œuvres et courants qui animent la vie spirituelle des chrétiens au début de l'ère dite moderne. A la prépondérance espagnole (fin du XVI<sup>e</sup> siècle) fait suite la prépondérance française (début du XVII<sup>e</sup> siècle). Une Italienne, Catherine de Gênes, se joint aux mystiques d'Espagne. Les nordiques, surtout flamands, de la fin du Moyen Age influencent un peu le premier courant et davantage le second, qui semble avoir perdu de son prestige aujourd'hui, malgré la gloire durable, quoique affaiblie, de M. de Genève. Saint Ignace, la grande Thérèse et saint Jean de la Croix éclipsent l'école française. Qui, en effet, hormis les spécialistes, connaît Benoît de Canfeld, dont "l'école abstraite" a maintenu le mysticisme (discutable) tout le long du XVII<sup>e</sup> siècle, à travers Bérulle, Condren, Olier et saint Jean Eudes? Ces derniers, par les congrégations qu'ils ont fondées ou dirigées, vivent encore dans la théorie et la pratique spirituelles de nos jours. L'A., justement soucieux d'exactitude et d'authenticité, cherche les documents sûrs; il offre un bon spécimen de ses exigences lorsqu'il aborde les œuvres de saint Jean de la Croix (de plusieurs autres également). Il évite la partialité, sans édulcorer ses jugements (au sujet de Condren, par exemple, et de Saint-Cyran). J'ai pourtant l'impression qu'il marque un faible pour l'école française et les mystiques du nord de l'Europe; il leur consacre des développements auxquels sa sympathie nous intéresse, mais dont, pour ma part, j'aurais préféré trouver l'équivalent à propos de certains aspects capitaux de la doctrine des grands Espagnols. Simple observation, que je ne voudrais pas durcir en critique, car j'ai lu les pages de l'A. avec plus de plaisir que celles d'un roman. Il sait composer; il associe les personnes aux œuvres, les faits de l'histoire aux controverses des esprits; sa phrase a du mouvement

et captive l'attention. S'il nous laisse parfois sur notre appétit, son érudition et son sens critique ne nuisent jamais ni à l'ordre de sa pensée ni à l'intérêt de son exposé. Ouvrage solide et sérieux, plus à jour que celui de Pourrat, car l'A. a profité d'une documentation plus sûre, et que se félicitera d'avoir lu tout chrétien cultivé.

Joseph D'ANJOU.

## Biographies

Jules MONCHANIN: **De l'esthétique à la mystique**. Précédé de *La Loi d'exode* par Pierre Emmanuel. — Tournai, Paris, Casterman, 1967, 144 pp., 20 cm.

AVANT de s'engager dans les réflexions extrêmement denses et toujours lumineuses de Monchanin, il faut lire l'admirable préface de Pierre Emmanuel — sorte de commentaire ou de contrepoint — qui analyse la démarche d'une pensée très vaste et très pure, qui pose les jalons d'un cheminement parti de l'esthétique pour aboutir à la mystique la plus dépouillée. Le style de Monchanin est souverainement elliptique: ses phrases ramassent dans une puissante synthèse une abondance de lectures, d'expériences, de méditations et de contemplations qui ne laisse distiller que le miel le plus transparent. A prendre contact avec cette pensée originale, on comprend mieux la vocation extraordinaire de ce prêtre — vocation de rupture — qui le conduisit dans les villages les plus reculés de l'Inde. Certaines pages, d'une profondeur presque insondable, nous parlent de la mystique par les signes (nature, art, liturgie, dogme chrétien, etc.) et de la mystique hors les signes. C'est donc avec une âpre lucidité que Monchanin répondit à l'appel personnel de Dieu à une vocation qui suppose un charisme non moins personnel. Monchanin — comme de Foucauld — apporte à notre temps un message unique et dont nous ne saurions trop mesurer l'actuelle portée. La foi de plus d'un croyant comme la recherche inquiète de plus d'un incroyant y trouveront lumière et soutien.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

Francis DESRAMAUT: **Don Bosco et la vie spirituelle**. — Paris, Beauchesne, 1967, 333 pp., 19 cm.

DON BOSCO avait reçu au séminaire de Chieri une formation rigoriste mais il ne tarda pas à retrouver son équilibre spirituel au contact de l'abbé Giuseppe Cafasso et par la lecture des saints Philippe de Néri, Alphonse de Liguori et François de Sales. Il ne se perdit pas dans de savantes considérations théologiques, préoccupé qu'il était du salut des âmes, surtout de celles des jeunes dépourvus d'instruction chrétienne.

Il n'avait pas oublié le songe de son enfance: un homme vénérable lui avait ordonné d'inspirer à la multitude des galopins "la laideur du péché et l'excellence de la vertu". Habile acrobate, il consentait, mais après qu'on eût récité le chapelet, à se livrer à ses tours dont ses copains raffolaient. Pour recruter les jeunes garçons par d'agréables divertissements après qu'ils avaient rempli leurs devoirs religieux, il fonda "l'Oratoire". En 1849, devant la pénurie des vocations, il se tourne vers les jeunes qui manient la pioche et le marteau et organise pour eux les cours secondaires de l'Oratoire de Valdocco, d'où sortirent d'excellents prêtres et religieux. En 1850, par les "Avis aux catholiques" et la revue des "Lectures catholiques", il défend avec succès l'Eglise du Piémont contre les intrigues des Vaudois. Suivront d'autres publications: "Prières pour la bonne mort", "Clef du Paradis", "Garçon instruit", "Histoire sainte", etc. qui montrent qu'il aurait pu devenir un humaniste remarquable. Enfin, en 1859, il fonde les Salésiens appelés à opérer tant de bien en Europe et par le monde. Partout et sous toute forme, nous le voyons prêchant les vertus chrétiennes, la fuite du péché, la prière, l'amour de Dieu, donnant des "avis importants sur les devoirs du chrétien, afin que chacun puisse parvenir au salut dans l'état où il se trouve".

L'A. a le mérite de nous bien renseigner sur la formation spirituelle de Don Bosco, grâce à son information très sérieuse et à l'excellente méthode historique qu'il utilise.

Euclide GERVAIS.

Saint-Jérôme.

Franz WEYERGAUS: **Vie du docteur Tom Dooley**. Coll. "Adolescent, qui es-tu?" Série "Biographies". — Tournai (Montreal, 308 est, rue Sherbrooke), Casterman, 1967, 174 pp., 17 cm.

LA GUERRE d'Indochine terminée (1954), des Vietnamiens fuient le nord communiste vers le sud libre. Tom Dooley, médecin catholique de la marine américaine, assiste à l'exode et porte secours aux vieillards, aux enfants, aux malades: début de son œuvre de charité qui dura sept ans. En 1956, il quitte la marine pour vivre, comme médecin, parmi les Laotiens pauvres de Vang-Vieng. Il les aide à s'aider eux-mêmes. Ayant réussi, il va ailleurs. Et plusieurs fois de la sorte. Puis, il fonde Medico, aux Etats-Unis, organisme destiné à soutenir des missions médicales en pays démunis. Un premier centre s'ouvre à Muong-Sing (Laos), en 1958. Blessé dans une chute, au cours d'un voyage vers un village isolé, Tom contracte

Vient de paraître

## GLOSSAIRE DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA

préparé par la Société du parler français au Canada

Le *Glossaire du parler français au Canada* est de nouveau disponible. Publié en 1930 par l'Action Sociale, épuisé depuis longtemps et devenu excessivement rare, cet ouvrage vient d'être réimprimé par les Presses de l'université Laval, qui en détiennent maintenant les droits.

Reconnu comme l'un des ouvrages de référence les plus importants sur la langue française au Canada, le *Glossaire* demeure encore aujourd'hui un instrument d'étude et de consultation de première valeur, tant par la richesse de sa documentation que par sa tenue scientifique.

Cette nouvelle parution du *Glossaire* le rend de nouveau accessible aux chercheurs, aux éducateurs, aux étudiants et à tous ceux qui, de plus en plus nombreux, s'intéressent à l'étude du français dans notre milieu.

7 x 10 1/2, xx-710 pages, 1968, cartonné, \$16.00

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2, Qué.

le cancer qui l'emportera en 1961, à l'âge de 34 ans. Vie émouvante par les exemples de compréhension humaine, de dévouement pratique et désintéressé qu'inspire une foi profonde et discrète. Trop discrète peut-être. Mais l'impression vient sans doute de la maladresse du biographe, soucieux, apparemment, par coquetterie d'écuménisme mal compris, d'accorder autant et même plus de relief aux autres formes de religion qu'à celle de son héros. On n'aurait pas à relever ce détail si le livre ne s'adressait à des jeunes et si le récit, malgré certains défauts de langue, ne vous empoignait comme un conte plus beau qu'un roman, parce que vrai.

Joseph d'ANJOU.

## Littérature canadienne

Roger DUHAMEL: *Manuel de littérature canadienne-française*. — Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, 161 pp., 23.5 cm.

CE MANUEL se lit d'une traite et sans fatigue. La présentation en est sobre et claire, le style alerte et charmant, malgré certaines préciosités (p. 93: "Comme Racine après la cabale de *Phèdre*, Asselin connaît une halte au cours de son existence.") et un petit air vieillottesque romantique (*passim*). Pas plus qu'il ne se départit d'une haute sérénité, M. Duhamel ne se prend au sérieux ni ne s'engage bien fort: pas de découvertes, pas de prophéties, rien que du déjà affirmé et répété, mais jamais de cette façon. L'érudition paraît, elle n'encombre pas; elle agrémente seulement la lecture comme s'il s'agissait d'orner le fil d'une conversation de salon. L'esprit, toujours présent, est souvent marqué au coin de l'humour malicieux (56: "Désaulniers offre cette distinction d'avoir subi une formation classique qui ne l'a pas desséché, mais au contraire fécondé."), voire méchant (87: "Dans les procès qu'il intente avec verve, Lanctôt n'oublie jamais qu'il est un excellent avocat et c'est ce qui le rend parfois mauvais juge."), d'une certaine recherche aussi (116: "Il peut sembler déroutant que Ringuet, en apparence indifférent aux charmes du terroir, ait choisi d'ajouter sa pierre, comme une offrande, à une littérature campagnarde déjà presque vidée de tous ses suc."). Même sévères, les jugements de M. Duhamel sont justes; ainsi en est-il, entre autres, dans le cas de Paul Morin: "Son ambition suprême est d'être différent des autres et il y réussit pleinement, aussi bien par la richesse de son talent que par une certaine médiocrité de caractère. S'il est altier, il n'est jamais grand et sa vanité incommensurable le dispense d'un orgueil viril. Jusqu'à sa fin misérable et pénible, il garde la pose, il se veut en représentation, même s'il n'y a plus personne pour lui donner la réplique." (94.) J.-C. Harvey mérite aussi son lot: "Il conserve à un âge avancé l'image que se forme de l'amour un adolescent: de grands élans éternels, des phrases définitives, l'exaltation du cœur, avec ici et là une pointe de sensualité dont le fébrile émoi trahit une puberté mal vaincue." (77.) Notons que M. Duhamel ne souligne pas assez, cependant, la portée sociologique de l'œuvre entière de Harvey. Il manque également à l'ensemble de ce manuel un terreau politique et social qui permettrait à nos œuvres littéraires de s'enraciner dans le cœur du

pays et de ses habitants. Les étudiants du secondaire trouveront peut-être trop érudite le discours de M. Duhamel; ceux du CEGEP regretteront sans doute l'absence de précieuses données scolaires (v.g. précisions biographiques et bibliographiques); les simples amateurs de notre littérature, pour peu qu'ils soient de formation classique, éprouveront, à feuilleter ces pages, un tendre plaisir littéraire. Tous compteront à M. Duhamel son style.

René DIONNE.

Jean SARRAZIN: *De mémoire d'homme*. — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Éditions du Jour et Éditions Ici Radio-Canada, 1967, 424 pages. 19.5 cm.

DEPUIS DES MOIS, Radio-Canada déverse sa publicité en faveur de cet ouvrage de Jean Sarrazin. N'ayant pu écouter l'auteur à la radio, j'ai entrepris avec un préjugé plutôt défavorable de lire ses causeries maintenant réunies en volume. J'avais tort. La lecture en est passionnante et, une fois qu'on l'a commencée, il est presque impossible de s'arrêter. Le charme tient à une écriture facile, sans doute, mais aussi à un talent tout spécial pour le détail pittoresque et pour l'humour à froid, humour féroce qui ne respecte personne. Qu'on lise, par exemple, les pages consacrées à la conversion du prophète Mahomet! Laissant de côté les pays connus comme la France, l'Angleterre et les États-Unis, l'A. nous brosse l'histoire de la Chine, des mondes islamique, ibérique, germanique et africain. Il réserve même une place — une toute petite place — pour le Canada d'avant Jacques Cartier; le premier petit Canadien, précise-t-il, naquit en l'an 1008. Que de science!

Richard ARÈS.

René PAGEAU: *Pays intérieur*. — *Poèmes*. — Quatre dessins originaux de Max Boucher. — Joliette, chez l'Auteur (455, boulevard Querbes), 1967, 152 pp., 19 cm.

LE TITRE de ce recueil de poèmes dit exactement ce qu'il veut dire. Certes, la nature est présente dans ces vers, mais sous les symboles de la neige, de la mer et du feu, dans le rappel du soleil et des étoiles, des saisons ou des oiseaux, c'est avant tout le langage de l'âme qu'il faut écouter, langage qui parle de soif de l'infini. Plusieurs poèmes évoquent la mort, mais comme tremplin vers l'au-delà, et dépassement dans l'amour. Partout, Dieu, le Christ sont sous-jacents, et ce Dieu est un Dieu dévorant, feu et lumière, raison de vivre et ultime destinée. Qu'on n'aille surtout pas croire à des sermons; nous entendons vraiment le chant d'une poésie authentique. L'A. sait construire un poème, il possède une langue symbolique dont la richesse et la densité ne le cèdent en rien à celle des poètes actuels. Dans l'égaré et la confusion de notre milieu, ce chant perce une trouée et indique une remontée vers la lumière. A travers les signes du visible, il faut savoir aller jusqu'à l'invisible, jusqu'à Dieu.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

## OUVRAGES REÇUS

ATHÉNOUX, André: *Le Christ crucifié au pays de Mao*. — Paris et Colmar, 1968, 237 pp.

BEAUPRÉ, Viateur: *Virgile*. — Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1968, 220 pp.

BELLET, Maurice: *Essai d'une critique de la foi*. Coll. "Textes et études philosophiques." — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 237 pp.

BOSC, Pasteur Jean et LEFEBVRE, Dom Georges: *Vivre ce qui unit*. Entretiens. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 228 pp.

CATTAUI, Georges: *Claudel. Le cycle des Confessions et le mystère d'Israël*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 253 pp.

CHAMPAGNE, Monique: *Sous l'écorce des jours. Nouvelles*. Coll. "L'Arbre", 13. — Montréal, Éditions H.M.H., 1968, 171 pp.

DELARUE, Georges: *Les Actes des Apôtres*. Enfance de l'Eglise. Coll. "Sources de Spiritualité", 18. — Paris et Colmar, Éditions Alsatis, 1968, 255 pp.

DE SOUSBERGE, Léon: *Les unions entre cousins croisés*. Une comparaison des systèmes du Rwanda-Burundi avec ceux du Bas-Congo. Museum Lessianum, section missiologique, 50. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 120 pp.

DURANDEAU, Jacques: *Les journées de mai 1968*. Rencontres et dialogues. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 163 pp.

EN COLLABORATION: *La Prière de la Bible*. Introduction et notes (C. J. Nesmy), traduction des psaumes (M. Mannati et E. de Solms), traduction des autres prières (E. de Solms). — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 496 pp.

EN COLLABORATION: *L'Eglise dans le monde de ce temps*. Études et commentaires autour de la constitution *Gaudium et Spes*, sous la direction de G. Barana, II: une analyse de la Constitution et ses implications œcuméniques, avec une étude de l'encyclique *Populorum Progressio*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, pages 321 à 856.

EN COLLABORATION: *La Violence dans le monde actuel*. (Michel Amiot, Jean Dupuy, Jacques Ellul, Laurence Gallo, Max Gallo, Jean A. Gili, Francis Jeanson, J. W. Lapierre, Maurice Marache, Lucien Mugnier-Pollet, André Nouschi, Jean Onimus, Michel Oriol, Philippe Séjourné, Lanza del Vasto), Centre d'Études de la Civilisation contemporaine. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 290 pp.

LECLERC, Félix: *Chansons, pour tes yeux*. — Montréal, Éditions Robert Laffont (du Canada), 1968, 120 pp.

MANARANCHE, André: *Prêtres à la manière des Apôtres pour les hommes de demain*. Coll. "Eglise en son temps". — Paris, Éditions du Centurion, 1967, 232 pp.

MANNATI, M.: *Les Psaumes, 4*. Psaumes 107 à 150. Cahiers de la Pierre-qui-vire. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 308 pp.

NOSSENT, Georges, S.J.: *Joie, souffrance et vie morale*. Museum Lessianum, section philosophique, 55. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 208 pp.

ORAISON, Marc: *Etre avec...* La relation avec autrui. Coll. "Psycho-guidas". — Paris, Éditions du Centurion, 1968, 191 pp.

RAHNER, Karl: *Écrits théologiques, 9*. Coll. "Textes et études théologiques". — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 260 pp.

RANQUET, Jean-Gabriel: *Conseils évangéliques et maturité humaine*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 201 pp.

SAINT-MARTIN, Fernande: *Structures de l'espace pictural*. Essai. Coll. "Constantes", 17. — Montréal, Éditions HMH., 1968, 172 pp.

SOETE, Léon: *Jésus nous parle*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 125 pp.

THÉRIAULT, Yves: *Cul-de-sac*. — Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1968, 191 pp.

TOULAT, Jean: *Espérance en Amérique du sud*. Postface de Roger Schutz. — Paris, Éditions S.O.S., Desclée de Brouwer, 1968, 333 pp.

TREMBELAS, Panagiotis N.: *Dogmatique de l'Eglise orthodoxe catholique, III*. Coll. "Textes et études théologiques". — Paris, Éditions de Chevetogne, Desclée de Brouwer, 1968, 638 pp.

VINAY, T. et G.: *Le soleil se lève au Sud*. Une ville en Sicile: Riesi. — Paris, Éditions du Cerf, 1968, 274 pp.

marabout  
université



**LA PRESTIGIEUSE  
COLLECTION  
CULTURELLE  
DU TOUT SAVOIR  
UNIVERSEL  
A PRIX TRES POPULAIRE**



**DISTRIBUTEUR GENERAL POUR LES AMERIQUES : D. KASAN 266 EST CH. COLOMB QUEBEC P. Q.**